The Senate Edition

FRENCH UNPREPARED TRANSLATION
FOR MIDDLE AND UPPER FORMS

LA GUERRE

A.D. 1914

Selected Extracts from inspired writings contained in

Le Temps
LE FIGARO
Le Petit Journal
Le Petit Parisien
LE MATIN
LE JOURNAL
L'ÉTOILE BELGE
L'INDÉPENDANCE BELGE
MÉTROPOLE

GOD
Fr
940·304
Dys/Gue
100531

00100531

L
GEORGE GILL & SONS LTD., 13 WARWICK LANE E.

00100531

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018

THE SENATE EDITION.

100531
ac

LA GUERRE

A.D. 1914.

A selection of LEADING ARTICLES on the GREAT WAR in its early stages, culled from the French and Belgian newspapers, and arranged as a book of French Unprepared Translations for Middle and Upper Forms.

With Notes on the Idiomatic Expressions

BY

Taylor Dyson, M.A.

London:
GEORGE GILL & SONS, LTD., 13, Warwick Lane, E.C.
1914.

CONTENTS.

1792-1914... 1
Les télégrammes échangés entre les deux empereurs 5
La crise européenne et la France 12
En Angleterre 18
Veillée d'armes 21
Vingt-quatre heures à Liége 25
Une résistance héroïque 32
Sur mer 36
L'héroïsme quotidien 39
Le Général French à Paris 41
Documents historiques 43
Les raisons de l'Allemagne 52
Un réquisitoire anglais 58
Champ de bataille 64
La défense de la Meuse 67
Lettres de combatants 72
Comment mangent nos soldats 76
La bataille de demain 80
La situation des armées 88
Le combat naval d'Heligoland 92
Les exploits de Pégoud 95
Le combat entre la flotte anglaise et des sous-marins allemands 97
Le premier officier décoré 97
Une bataille entre prisonniers 98
Une prophétie du Général Nogi 99
La perte du sous-marin allemand 100
Télégrammes de George V. et d'Albert I. 101
Une chance extraordinaire 101
M. Millerand à Lord Kitchener 103
Lord Kitchener à M. Millerand 104
Appendix 107-124

FOREWORD.

In compiling this little manual the author has had in his mind the preparation of scholars of the Middle and Upper Forms of Schools for the papers in Unprepared French Translation set in the Oxford and Cambridge Local Examinations.

The author in making this selection has taken into account not only the engrossing interest of any particular excerpt, but also its literary value. It has not been possible within the space at his disposal for the author to explain every historical and literary allusion. For this he must rely upon discussion in class of any doubtful point; a discussion which is bound to arise by reason of the absorbing and topical nature of the subjects chosen.

The nature of the source of the following excerpts will bring before the scholar many phrases and words which are in constant use, but which would never be met in the ordinary text-books.

In the notes will be found an English translation of the more difficult phrases, which might with advantage be committed to memory.

G. G. & S., Ltd.

The asterisks in the margin of each page are an indication that notes are given in the appendix.

1792-1914

On peut bien, ces jours-ci, relire certaines pages de Michelet.† En temps ordinaire, en temps de paix, ce n'est pas dans son *Histoire de France*, immense poème romantique tout plein de passion et d'une ironie plus illuminée
* qu'éclairée, où serpentent mille partis pris, ce n'est pas là que nous allons chercher des précisions et des méthodes pour comprendre, à travers les siècles, le rôle et les destinées de notre pays. Dans son désordre, il s'éloigne trop, ce poème, de l'investigation scrupuleuse
* et contrôlée que mènent les historiens de l'école moderne.

* Mais à certains endroits et si, chemin faisant, l'historien romantique emprunte la belle route de la vérité, alors sa passion et son intuition lui dictent des phrases incomparables. Les heures splendides que nous vivons, Michelet les a reconstituées, prophétisées, vécues dans
* le chapitre de Valmy, et voilà, sous sa plume, une illustration magnifique de la France éternelle.

† Michelet (1798-1874) was one of the most famous French Historians of the 19th Century. His life's work was his monumental *Histoire de France*, the first eighteen volumes of which were published between the years of 1833–1867; his famous *Histoire de la Révolution*, in seven volumes is really an organic part of his scheme for a complete History of France. At the time of his death he had carried his work down to Waterloo.

C'est d'abord la séance de l'Assemblée et le *discours de Vergniaud. " Toute l'assemblée se leva, tout le peuple des tribunes." Tous répétaient ou pensaient ce cri : Périssons, s'il le faut, pourvu que la France soit libre ; " Le peuple qui disait ceci, méritait de ne pas périr. Et, au moment même, il était sauvé : la France gagna, trois jours après, la bataille de Valmy."

Transposons : n'est-ce pas notre séance du 4 août dernier ? Et quatre jours après, les *Français sont à Mulhouse.

Citons encore telles phrases qui, aujourd'hui, prennent un sens singulier :

" La défense est à la main et elle n'est pas au cœur. Préparer la défense à Paris, c'est toujours le plus triste augure. La défense *ne va pas à la France. . . . La France n'est pas un bouclier ; la France est une épée vivante. Elle se portait elle-même à la gorge de l'ennemi."

Et plus loin :

" Chaque jour, 1,800 volontaires partaient de Paris, et cela jusqu'à 20,000. Il y en aurait eu bien d'autres, si on ne les eût retenus."

Nous avons vu, la semaine dernière, rue *Saint-Dominique, la foule impatiente des engagés volontaires, jeunes ou vieux. On les retenait, on les entourait : " Laissez-nous tranquilles pour le moment, après la mobilisation, revenez."

Un jeune homme, réformé il y a trois ans, et

qui veut s'engager, me disait l'autre jour en pleurant : "Je donnerais ma vie pour avoir un uniforme." Et ce ne serait qu'une gentille parole d'amour-propre, si ce n'était en même temps une sincère parole d'amour. Le deuxième jour de la mobilisation, sur le quai d'une gare de banlieue où il avait accompagné ses camarades qui partaient, joyeux, en chantant, un pauvre bossu, de ne pas partir avec eux, versait sans doute les larmes les plus amères de sa vie. En 1792, les femmes, réunies dans les églises, travaillent pour le salut commun : elles préparaient les habits, les tentes, "réchauffant à l'avance ce pauvre abri du soldat de leur souffle et de leur cœur." Les hommes étant partis, elles se proposent pour monter la garde. En ce moment, aux champs, par ces brûlantes journées, les femmes font la moisson. Partout où elles le peuvent, elles tâchent à remplacer les hommes. A la ville, elles préparent les hôpitaux, organisent les ambulances. Dans plus d'une chambre, une femme, seule, coupe du linge pour les pansements.

Les soldats partent avec une claire fierté dans les yeux et, parfois, un bouquet de roses dans le canon de leur fusil. Ils sont joyeux : ils vont agir. Le régiment quitte la caserne de la Pépinière. . . . Il défile devant la statue de Jeanne d'Arc qui, les yeux au ciel, l'épée haute, semble les saluer et les bénir. Une vieille dame, au premier rang de la foule qui acclame, a les yeux rouges. Elle explique :

" J'ai un fils, j'ai un gendre." Mais un vieil ouvrier l'a prise, doucement, sous le bras. " Ne vous mettez pas au premier rang, madame il ne faut pas que les soldats vous voient pleurer."

En de telles heures, de toutes parts, les mots héroïques éclatent dans l'air. Combien aussi de traits touchants ! Il pleut : la pluie tombe droite, lourde, serrée. Sous sa capote, le territorial qui garde le pont de l'Europe est trempé. Passe une brave femme : " Mon pauvre homme, vous allez prendre du mal." Vite, elle grimpes ses cinq étages, redescend avec la toile cirée de sa table à manger et elle en couvre les épaules du territorial. De la charité, du dévouement, de l'héroïsme, il y en a dans toutes les classes, à tous les âges. Les gentilles ouvrières parisiennes sont à la hauteur. En voici deux : l'une console son amie dont l'ami est au front. " Et le tien, interroge l'affligée, il n'est donc pas encore parti ?— Penses-tu, répond fièrement la consolatrice, *je suis à Verdun.*" Je suis à Verdun, c'est admirable. Et elle y est bien, en effet, non pas son corps fragile, mais son cœur brave et délicat.

En 1792, au moment de l'invasion, le bataillon des volontaires de Maine-et-Loire traversa la France au pas de course et se jeta dans Verdun. Ces braves avaient le pressentiment qu'ils devaient périr. Ils chargèrent un député patriote de faire leurs adieux à leurs

familles, de les consoler et de dire qu'ils étaient morts. Leur commandant, Beaurepaire, comme on lui parlait de se rendre, se fit sauter la cervelle.

Mais écoutons Michelet :

" La France se reconnut, frémit d'admiration. Elle se mit la main sur le cœur, et y sentit monter la foi. La patrie ne flotta plus aux regards, incertaine et vague ; on la vit réelle, vivante, on ne doute guère des dieux à qui l'on sacrifie ainsi."

Peut-on mieux dire ? Encore une fois, n'est-ce pas l'âme de la France d'aujourd'hui que Michelet avait prophétisée ?

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

Le Figaro, Mardi, 18 *août,* 1914.

Le Matin, 13/8/14.

LES TELEGRAMMES ÉCHANGÉS ENTRE LES DEUX EMPEREURS.

Dans un but qu'il est facile de deviner, un journal italien essentiellement tripliciste, le *Giornale d'Italia,* publie des extraits d'un Livre blanc allemand qui contient le texte des dépêches qu'auraient échangées le kaiser et le tsar dans les derniers jours du mois de juillet qui précédèrent immédiatement la guerre.

Voici, dans l'ordre où les publie le *Giornale d'Italia,* ces dépêches :

Guillaume II à Nicolas II, 28 juillet, 10 h. 45 du soir :

Avec une grande inquiétude, j'apprends l'impression que l'action austro-hongroise a produite dans ton empire. L'agitation sans scrupule qui s'exerce depuis des années en Serbie a déterminé l'assassinat de François-Ferdinand. Les Serbes sont encore dominés par l'esprit qui les a poussés à l'assassinat de leur roi et de leur reine. Sans aucun doute, tu conviendras avec moi que tous deux, comme tous les autres souverains, avons intérêt à ce que tous ceux qui portent la responsabilité de cet horrible crime soient punis.

* D'autre part, je comprends très bien combien pour toi et ton gouvernement il est difficile d'aller contre l'opinion publique. *Grâce à l'amitié qui depuis longtemps me lie *étroitement à François-Joseph, je déploie sur *l'Autriche-Hongrie toute mon influence pour *la pousser à s'entendre ouvertement et pacifiquement avec la Russie. J'espère ardemment que tu aideras mes efforts pour éloigner les *difficultés actuellement existantes.

Ton dévoué cousin.

GUILLAUME.

Nicolas II à Guillaume II, 29 juillet, 10 heures matin :

Je me réjouis de te savoir rentré en Allemagne en ce moment sérieux. Je te prie vive-

ment de m'aider. Une guerre honteuse a été déclarée à un pays faible. L'indignation est énorme en Russie, je la partage. Je prévois que bientôt je ne pourrai plus résister aux pressions qui s'exercent sur moi et que je serai obligé de prendre des mesures qui provoqueront la guerre.

Pour éviter le malheur que serait une guerre européenne, je te prie, au nom de notre ancienne amitié, de faire tout le possible pour empêcher l'allié d'aller trop loin.

NICOLAS.

Guillaume II à Nicolas II, 29 juillet, 6 h. 30 soir :

J'ai reçu ton télégramme. Je partage ton désir de maintenir la paix. Cependant je ne puis considérer la guerre austro-hongroise comme considérer la guerre austro-serbe comme Hongrie sait par expérience que les promesses de la Serbie, quand elles n'existent que sur le papier, ne valent rien. Selon moi, l'action austro-hongroise doit être considérée comme une tentative pour obtenir que cette fois les promesses serbes soient maintenues. Je suis fortifié dans cette opinion par l'engagement du cabinet austro-hongrois de ne rechercher aucune conquête territoriale en Serbie.

Je crois qu'une entente directe entre ton gouvernement et Vienne est possible et désirable ; une entente que, comme je te l'ai dit, mon gouvernement appuierait de toutes

ses forces. Naturellement les mesures militaires pourraient être considérées par l'Autriche-Hongrie comme une menace et pourraient provoquer le malheur que nous voulons conjurer et rendre impossible la mission médiatrice que j'ai assumée avec empressement ensuite de ton appel à mon amitié et à mon aide.

GUILLAUME.

Nicolas II à Guillaume II, 30 juillet, 1 heure après-midi :

Je te remercie cordialement de ta prompte réponse. Ce soir j'envoie Tatischef avec instructions. Les mesures militaires actuelles étaient déjà décidées il y a cinq jours environ pour nous défendre contre les préparatifs autrichiens. J'espère de tout mon cœur que ces mesures n'empêcheront pas la tâche de médiateur, à laquelle je tiens beaucoup. Nous avons besoin de ta pression sur l'Autriche-Hongrie pour qu'elle s'entende avec nous.

NICOLAS.

Guillaume II à Nicolas II, 30 juillet, 1 heure après-midi :

Mon ambassadeur a été chargé de signaler à ton gouvernement les dangers et les graves conséquences d'une mobilisation. Comme je te le disais hier, dans mon dernier télégramme, l'Autriche-Hongrie ne mobilise contre la Serbie qu'une partie de son armée. Si maintenant, comme c'est certain, tu mobilise contre

l'Autriche-Hongrie, la mission que tu m'as confiée est rendue difficile sinon impossible. La difficulté de la décision à prendre repose maintenant sur tes épaules. Tu as la responsabilité de la guerre ou de la paix.

GUILLAUME.

Nicolas II à Guillaume II, 30 juillet, dans la soirée :

Je te remercie cordialement pour la médiation qui fait espérer une solution pacifique. Véritablement il est impossible d'arrêter nos préparatifs militaires, rendus nécessaires par la mobilisation autrichienne. Nous ne désirons pas une guerre, et tant que dureront les tractations avec l'Autriche, mes troupes ne prendront aucune attitude hostile, je t'en donne solennellement ma parole. J'ai confiance dans la grâce de Dieu, et j'espère en le succès de ta médiation à Vienne, pour le bien de nos pays et la paix européenne. Cordialement et tout dévoué à toi.

NICOLAS.

Guillaume II a Nicolas II, même date, minuit :

Pendant que ma médiation, assumée selon ton désir, entre ton gouvernement et le gouvernement viennois, était en pleine action, tes troupes ont été mobilisées contre mon alliée l'Autriche-Hongrie, ce qui a rendu mon action presque illusoire. Néanmoins je la continuai. Or, je reçois des nouvelles certaines

sur tes préparatifs belliqueux à mes frontières. La responsabilité de la sûreté de mon empire m'oblige à prendre des contre-mesures défensives.

J'ai fait tous mes efforts en faveur du maintien de la paix. Je ne porterai pas la responsabilité du malheur qui menace le monde civilisé. En ce moment, tu as encore la possi-
*bilité de le conjurer. Personne ne menace
*l'honneur et la force de la Russie, qui aurait pu attendre le résultat de mes efforts. L'amitie que pour toi, pour ton pays, j'ai juré
*au lit de mort de mon grand-père, m'a toujours été sacrée et je suis demeuré fidèle à la Russie dans les moments les plus difficiles, dans la dernière guerre notamment. Aujourd'hui la paix européenne ne peut être sauvée que par toi, si la Russie se décide à arrêter les mesures militaires qui menacent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

GUILLAUME.

Que cette publication des dépêches échangées entre les deux souverains ait pour but de légitimer l'attitude du kaiser devant l'opinion de l'Europe, et plus particulièrement de l'Italie, c'est là chose évidente. Mais elle est bien loin d'avoir le résultat qu'on en avait espéré en Allemagne. Si on la rapproche, en effet, des renseignements que contient le Livre bleu anglais relatif à cette phase des négociations, on constate

une fois de plus la duplicité du kaiser, qui feignait de donner à Vienne des conseils de sagesse et de modération, alors qu'il poussait au contraire son alliée à montrer une intransigeance rendant la guerre inévitable.

Le Matin, 13 *août*, 1914.

L'ANGLETERRE CONSACRE TOUS SES EFFORTS AU MAINTIEN DE LA PAIX, MAIS ELLE REMPLIRA SES ENGAGEMENTS.

(*De notre correspondant de Londres.*)

L'Angleterre, comme les autres puissances, prend, sans ostentation et sans bruit, toutes les mesures de précaution que les circonstances peuvent dicter à des hommes d'Etat sages et prévoyants.

Il va sans dire qu'il n'est pas, en Europe, de pays plus sincèrement désireux de maintenir la paix et plus profondément pacifique que la Grande-Bretagne et qu'elle fera tout son possible et emploiera toute son influence pour maintenir la paix qui est le premier et le principal de ses intérêts. Tout l'y engage, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, où elle a en ce moment de grosses et sérieuses difficultés. Mais ces difficultés il convient de ne pas les exagérer, d'abord parce qu'elles sont de celles qu'un pays bien gouverné peut toujours surmonter avec un peu d'énergie, et ensuite parce que ces difficultés disparaîtraient d'elles-mêmes, en quelque sorte, si la

situation internationale exigeait qu'il fût pris des décisions suprêmes et des mesures graves.

Dans ce cas, il est certain, absolument certain, que le gouvernement britannique aurait derrière lui un parti uni, compact, et une opposition toute prête à le seconder avec le plus patriotique empressement.

Enfin, en ce qui concerne les engagements que l'Angleterre a pu prendre en contractant ses alliances et ses amitiés, on peut être assuré que, à tout prix, et quoi qu'il arrive, elle fera honneur à sa signature et ne la laissera pas plus protester à l'avenir que par le passé. Or, l'Angleterre, tout le monde en est convaincu, si tout le monde ne le proclame pas, l'Angleterre n'est pas, dans le monde une quantité négligeable et le fait qu'elle est disposée à faire tous ses efforts, même au prix des plus lourds sacrifices pour maintenir la paix d'abord et pour s'opposer à l'hégémonie d'une puissance ou d'un groupe de puissances en Europe est un facteur important dans un moment critique comme celui où se trouve l'Europe et un facteur de nature à contribuer au maintien de la paix.

L'Etoile Belge, 30 *juillet*, 1914.

LA CRISE EUROPÉENNE ET LA FRANCE.

A l'heure poignante que nous traversons et dans une situation qui se modifie, pour ainsi

dire, de minute en minute, le rôle de la France demande à être bien défini ; car l'action de son gouvernement et l'orientation de son opinion peuvent avoir une influence décisive sur la marche des événements. Essayons donc de nous rendre compte de nos propres sentiments.

Tout d'abord, il y a lieu de constater, sur toute la surface du pays et chez tous les Français, une résolution, une détermination réfléchie et calme. Je viens de parcourir nos provinces, depuis la frontière de l'Est jusqu'à Paris : j'ai vu, j'ai interrogé, j'ai écouté ; j'ai parlé avec ceux qui commandent et avec ceux qui obéissent ; tous ont le même ton tranquille et décidé : " S'il faut partir, on partira ; si on est appelé, on fera son devoir." Je n'ai observé nulle part une préoccupation excessive de l'intérêt particulier ; tous et chacun pensent à la chose publique et sont disposés à tout lui subordonner. Je le dis très sincèrement, jamais je n'eusse pensé que ce peuple français si vif, si impressionnable, fût capable d'un sens si rassis, d'une discipline si parfaite, d'une volonté si tranquille dans des circonstances si graves.

Quant au fond des choses, c'est-à-dire au conflit qui menace de dresser subitement les deux grands groupements européens l'un contre l'autre, il me semble qu'on le considère dans le public à peu près comme je vais dire : le débat austro-serbe n'intéresse que très peu,

en lui-même, l'opinion française ; l'Autriche-Hongrie paraît pousser ses exigences trop loin ; mais on reconnaît qu'elle a été gravement offensée. Ce que l'on se dit, c'est que ces passions réciproques ne justifieraient pas une guerre générale, s'il n'y avait autre chose ; tout le monde comprend que la question est, *sans doute, plus haute, et qu'il s'agit, en somme, non seulement de la fidèle exécution des traités d'alliance, mais du sort de l'Europe et de la liberté des peuples.

Quel est le rôle, quelle est la volonté de l'Allemagne ? On eut, un moment, la pensée qu'elle voulait réellement arranger les choses, qu'elle cherchait même à " causer " avec la France ; on se demande si, il y a quatre ou *cinq jours,—lors de la première visite de M. de Schœn,—nous n'avons pas perdu une occasion favorable de nous attacher à ses pas, pour obtenir d'elle une action bienfaisante sur l'Autriche-Hongrie, tandis que nous restions, de notre côté, en contact avec la Russie. Mais, en présence des nouvelles pessimistes qui se sont répandues, on a commencé à douter de la sincérité de ces démarches ambiguës.

Peut-être l'Allemagne subit-elle, comme on l'annonce depuis quelque temps, la poussée du parti militariste et songe-t-elle à prévenir l'époque où la préparation militaire de la Russie sera complète : cela ne me paraît pas encore tout à fait démontré ; mais le public

hésite. Tout compte fait, on croit encore que les choses peuvent s'arranger, au dernier moment : on voudrait percer le secret des chancelleries pour savoir comment elles se conduisent et où elles nous mènent.

On se consulte sur l'attitude de l'Angleterre : on ne doute pas qu'elle ne suive sa politique traditionnelle et ses engagements, en prenant, comme au temps de Napoléon, position du côté de l'indépendance universelle. On se rend compte, d'autre part, que la diplomatie anglaise est tenue à l'écart par les puissances germaniques, qui craignent évidemment de lui laisser la haute main ; on explique ainsi l'échec de la proposition de sir Edward Grey. Par cet échec, la diplomatie classique, la diplomatie des chancelleries, a perdu sa carte la plus précieuse.

Que reste-t-il ? Il reste la possibilité d'une conversation directe entre l'Allemagne et la Russie. Au point où nous en sommes, c'est, plus qu'une possibilité, une nécessité : car, entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, le tête-à-tête paraît, pour le moment, impossible.

Quel sera le sujet de cet entretien ? Naturellement, la recherche d'un accord sur les bases qui ont été déjà livrées au public. Si l'Autriche-Hongrie ne se laisse pas entraîner au delà de sa volonté *officiellement* déclarée, si, réellement, elle s'engage à ne pas s'emparer de la moindre parcelle du territoire serbe, s'il s'agit seulement de donner à la

Serbie une leçon un peu rude et de prendre des précautions pour l'avenir : sur ce point, des intermédiaires bien disposés peuvent trouver, même à l'heure présente, un terrain de transaction.

On objecte que l'Autriche, tout en s'engageant à respecter *l'intégrité territoriale de la Serbie*, n'a pas promis, en même temps, de respecter *l'indépendance du royaume*. En effet ; mais elle n'a pas dit non plus qu'elle entendait y porter atteinte : point très important ; car c'est le nœud du débat. Ne faire dire aux gens que ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent dire, c'est une grande sagesse et une rare habileté dans les affaires.

Ne pourrait-on pas dégager de cette négation et de cette omission voulue un système de garanties diplomatiques qui serait ratifié, au besoin, ultérieurement, par les puissances ? Et de telles garanties ne seraient-elles pas de nature à apaiser le ressentiment austro-hongrois sans compromettre la stabilité européenne ? Si on veut réellement éviter la guerre, l'issue serait là et j'ai la ferme conviction qu'elle peut se dégager d'une conversation russo-allemande, appuyée loyalement par la diplomatie française. Nous sommes fidèles à l'Alliance, certes ; mais, justement, cela nous donne voix au chapitre et, comme dit notre vieux proverbe : " Deux avis valent mieux qu'un."

Ce que nous pouvons dire, quoi qu'il arrive,

c'est que la France n'a aucune responsabilité directe ou indirecte dans le *casus belli* actuel ; qu'elle n'a provoqué, attaqué, ni excité personne ; qu'elle a le cœur pur et les mains nettes. Il est bien permis d'ajouter que, si les dés sont jetés en dehors de notre volonté, rarement ils se sont présentés, pour nous, dans des conditions plus favorables. Nous étions exposés à nous trouver, un jour ou l'autre, seul à seul, en face l'Allemagne : aujourd'hui, nous sommes trois ; et, par contre, l'une des puissances de la Triple Alliance, l'Italie, ne paraît marcher qu'en hésitant, et cela se comprend puisqu'elle marcherait contre ses propres intérêts.

Sur mer et sur terre, la force que les puissances de la Triple Entente opposent à leurs adversaires est énorme : en hommes, en armes, en vaisseaux, en argent, cette force est presque inépuisable. Si la flotte anglaise prend la maîtrise de la mer, l'Allemagne peut souffrir beaucoup du manque d'approvisionnements.

Quant à la France elle-même, elle se sent fortement unie dans la main de ses chefs, loyalement attachée à ses amis et à ses alliés. Elle veut la paix ; mais si on lui force la main, si on lui impose la guerre, elle l'acceptera avec résolution, avec sang-froid, avec ténacité, avec courage. Elle sait que, malgré les allégations exagérées par la polémique parlementaire, elle est prête. La loi de trois ans a

rempli nos cadres ; notre armement et nos approvisionnements, à la veille d'une belle récolte, nous assurent toutes les forces et toutes les ressources nécessaires : officiers et soldats fraternisent dans un sentiment unanime de dévouement à la patrie ; je sais qu'au ministère de la guerre on est confiant et on attend... La France est donc résolue à soutenir, avec ses alliés et amis, une cause qu'elle a servie si souvent au cours des siècles, celle de la liberté du monde. Puisqu'elle est ainsi décidée et prête à se battre, s'il le faut, n'est-ce pas une situation excellente pour défendre passionnément et jusqu'à la dernière minute, la paix ?

GABRIEL HANOTAUX.

Le Figaro, Vendredi, 31 *juillet,* 1914.

EN ANGLETERRE.

A LA CHAMBRE DES COMMUNES.

LA COOPÉRATION FRANCO-BELGE.

Avant-hier, à la Chambre des communes, nous annonce une dépêche arrivée seulement hier, M. Asquith a lu le télégramme suivant, reçu par l'ambassade de France et communiquée par M. Cambon :

"Le chef du cabinet du ministre de la guerre belge a demandé à l'attaché militaire français de préparer immédiatement la coopération des

troupes françaises avec l'armée belge ; en attendant le résultat de l'appel qu'on adresse actuellement aux puissances garantes, ordre a donc été donné aux gouverneurs provinciaux belges de ne pas considérer les mouvements des troupes françaises comme une violation de la frontière.

LA CRISE MONÉTAIRE.

M. Lloyd George annonce qu'on se propose d'abaisser l'escompte de la Banque de 10 à 6% demain ou vendredi.

" Quiconque accumule l'or, ajoute M. Lloyd George, est l'ennemi de son pays ; il n'en tirerait lui-même aucun profit..." Le ministre adresse un appel patriotique à tous les citoyens. On ne propose pas, dit-il, de suspendre les payements en espèces ; mais, afin d'économiser l'or et de maintenir intact l'étalon d'or, on propose d'émettre des billets de la valeur d'une livre et d'autres de la valeur de 10 shillings convertissables en or à la Banque d'Angleterre.

CONTRE LES ÉTRANGERS.

M. Mac Kenna dépose un projet autorisant le gouvernement, en cas de guerre ou de crise nationale, à faire, par ordre du pouvoir exécutif, des règlements restrictifs visant les étrangers. Le but de ce projet est de restreindre les mouvements des étrangers indésirables. On a signalé, dit M. Mac Kenna pendant les dernières vingt-quatre heures,

vingt et une personnes soupçonnées d'espionnage, et qui ont été arrêtées près de centres militaires et navals importants. Les règlements projetés auraient le moins d'inconvénient possible pour les étrangers des puissances amies.

Les étrangers d'une puissance ennemie qu'on n'aurait pas de motifs de soupçonner d'être en relations avec l'ennemi ne seraient soumis qu'à une inscription et à l'interdiction de vivre dans des régions déterminées.

Tous les paragraphes sont adoptés.

REMANIEMENTS MINISTÉRIELS.

La nomination de lord Kitchener comme ministre de la guerre est officielle.

Deux autres ministres quittent le cabinet : lord Morley et M. Burns. Ils sont remplacés par lord Beauchamp et M. Runciman.

LE NERF DE LA GUERRE.

M. Asquith a présenté hier un projet tendant à l'ouverture d'un crédit de cent millions de livres sterling.

AUGMENTATION DE L'ARMÉE ANGLAISE.

M. Asquith a demandé hier, au nom de lord Kitchener, l'autorisation d'augmenter l'armée de 500,000 hommes.

APPEL AUX NEUTRES.

Le gouvernement britannique a fait une démarche par la voie télégraphique auprès des gouvernements néerlandais et norvégien, pour attirer leur attention sur le fait que la

question de l'indépendance belge n'était pas la seule préoccupation de l'Angleterre, mais que celle-ci était prête à se jeter dans une opération commune pour défendre l'indépendance de ces deux pays et de tout autre riverain de la mer du Nord, s'ils venaient à être attaqués. Si la question de la Belgique a une telle importance, c'est qu'elle se pose de la même façon pour la Hollande et la Norvège. L'Angleterre sera aux côtés de toute puissance qui dans les mêmes conditions que la Belgique, serait obligée de se défendre.

LE CHARBON ANGLAIS RÉSERVÉ AUX ALLIÉS.

L'exportation du charbon de Cardiff pour l'Europe est interdite, sauf pour la France, la Russie, l'Espagne et le Portugal.

VEILLÉE D'ARMES.

L'état de guerre vient d'être proclamé en Allemagne, où les préparatifs militaires sont poussés à toute allure. L'Autriche décrète la mobilisation générale de toutes ses forces sur terre et sur mer. Il est question d'un ultimatum adressé par l'Allemagne à la Russie. La France prend, de son côté, les mesures indispensables à sa sécurité. Il semble que la mobilisation ne soit plus qu'une question d'heures !

Au milieu de ce cliquetis d'armes dont retentit l'Europe entière, les entretiens et les

négociations diplomatiques n'ont qu'une importance de plus en plus atténuée. Le cabinet de Berlin n'a rien voulu tenter à Vienne, alors qu'il en était encore temps. Maintenant il est trop tard.

De jour en jour, d'heure en heure, les événements se précipitent. Avant-hier déjà, l'Allemagne était à deux doigts d'une mobilisation générale. Nous avons des détails sur cette journée, qui fut véritablement une journée historique. A midi, la mobilisation semblait décidée et le *Lokal Anzeiger*, journal officieux par excellence, l'annonçait dans une édition spéciale. Deux heures après, la mesure était suspendue et la presse pangermaniste n'en cachait pas sa déconvenue.

Mais il ne s'agissait là que d'un très court répit. En réalité, le gouvernement impérial marquait un instant d'hésitation bien compréhensible, avant de prendre, à la face du monde, la responsabilité de cette terrible décision. Il essayait, par d'habiles manœuvres de rejeter sur d'autres cette lourde responsabilité. Berlin annonçait hier à Londres et à Paris la nouvelle d'une mobilisation générale de la Russie, à laquelle l'Allemagne se voyait obligée de riposter en mobilisant elle aussi. Or, cette nouvelle était fausse. Il est faux que la Russie ait mobilisé toute son armée. La seule mobilisation qu'elle ait poursuivie concerne l'Autriche-Hongrie, nullement l'Allemagne.

Les mesures militaires les plus considérables qui aient été prises l'ont été depuis plusieurs jours déjà en Allemagne. La proclamation de *l'etat de guerre* (*Kriegzustand*) plaçant l'empire entier sous la main des autorités militaires constituait en somme le premier stade de la mobilisation.

Les représentants de l'Allemagne à Paris et à Londres, au cours d'une démarche qui avait été tenue secrète, avaient d'ailleurs annoncé, il y a deux jours, ces importants préparatifs.

* * *

* La France, jusqu'ici, n'avait rien fait de pareil. Au risque de perdre même une avance de quelques heures, elle a voulu obstinément persévérer dans cette attitude pacifique. Elle n'a pris aucune initiative belliqueuse. L'atta-
*que n'est pas venue d'elle. Elle se bornera à riposter.

* Mais ces attaques, quelles qu'elles soient, ne
*la prendront pas au dépourvu.

Si la paix de l'Europe est aujourd'hui en péril, si le monde est menacé de la conflagration la plus terrible qui se soit vue depuis des siècles, ce n'est pas à nous que la faute en incombe.

* Voilà huit jours exactement que la camarilla austro-hongroise, menée par des hommes que rien n'arrête, a exécuté son " coup " contre la Serbie. La Russie et la France ont donné aux Serbes tous les conseils de prudence et de modération.

L'Allemagne en a-t-elle fait autant à Vienne ? Non.

Depuis lors, l'Allemagne n'a rien tenté pour retenir l'Autriche. Toutes les propositions de l'Angleterre, tous les efforts en vue d'un arrangement pacifique se sont heurtés à la froide indifférence, à la volonté négative de Berlin.

* Maintenant, le sort en est jeté. L'Allemagne a déjà commencé à rassembler ses forces. Nous allons suivre son exemple et rassembler les nôtres sans retard. Dans quelques jours—quelques heures, peut-être—on se battra.

Dans la lutte terrible qui se prépare, la France joue ses destinées. Il s'agit pour elle d'être ou de n'être plus. Il faut que toutes les dissensions disparaissent, que toutes les querelles s'abolissent. Désormais, une chose, une seule, compte : le salut suprême de la patrie.

Jamais conflit ne se présenta pour nous dans des conditions plus favorables ; jamais la situation diplomatique et militaire ne fut plus avantageuse.

Avec une énergie confiante et sereine, le pays, d'un admirable élan, s'élance à la bataille. Et ce n'est pas pour sa liberté seule, mais pour la liberté, pour l'équilibre de l'Europe qu'il se bat !

RAYMOND RECOULY.

Le Figaro, 1er août, 1914.

VINGT-QUATRE HEURES A LIÉGE.

Débarqué samedi matin à Waremme—nous écrit M. Marco Marcovici, qui a tenu à aller passer vingt-quatre heures à Liége—j'y rencontrai de nombreux soldats belges qui partaient pour une destination inconnue. Tous les hommes étaient d'humeur joyeuse, marchaient en bon ordre ; il en était qui chantaient.

A Waremme, et dans toute la contrée environnante, les populations se précipitaient au devant des soldats, leur apportant les rafraîchissements les plus variés. Dans les cafés, les civils étaient considérés sans la moindre importance. J'avais faim ; je demandai une tartine. On me répondit : Les soldats avant tout. J'ai fait, à pied, la route de Waremme à Liége, les trains étant supprimés. Les habitants de tous les villages déconseillaient à tous les passants de se rendre à Liége.

Les routes sont calmes ; pas un soldat ennemi ; je passe devant les forts de Hollogne ou un soldat me demande de lui remettre mes papiers.

J'arrive, exténué, aux portes de Liége, par la rue Ste-Croix—gardée par deux Prussiens, petits, chétifs, portant pincenez, et qui s'entretiennent avec les habitants. J'entre en ville sans que personne songe à m'interroger. Tout le monde est sur le seuil des portes.

Le Palais de Justice est occupé par les troupes allemandes ; la grande cour est transformée en écurie et le terre-plein est occupé par des chevaux attelés aux voitures de mitrailleuses, prêts à partir à la première alerte. Devant le Grand Hôtel, deux sentinelles ont l'air de deux automates et regardent fixement devant eux ; dans cet hôtel, ainsi qu'au Terminus, logent certains officiers.

Place du Théâtre, les Hôtels Vénitien et de l'Europe sont occupés également par des officiers du 20e et du 25e d'infanterie, le premier venant de Wittenberg et le second de Brandenburg.

Connaissant l'allemand, j'ai pu m'entretenir avec les soldats prussiens qui, tous, sont extrêmement pâles. Ils sont tous avides de nouvelles... Mais je leur répondis que je n'en avais pas plus qu'eux !

Ce qu'ils voulaient surtout savoir c'est la distance qui sépare Liége de Paris !

Je n'ai pas eu de peine à comprendre que les trois quarts des soldats allemands ont beaucoup souffert de la marche, en terrain accidenté, entre Verviers et Liége, n'étant pas habitués à la marche dans la montagne. C'est là surtout que le ravitaillement des troupes a laissé à désirer. Plusieurs régiments de ligne, étaient littéralement affamés en arrivant à Verviers—les soldats en ont fait l'aveu. Ils sont restés près de huit jours sans enlever leurs chaussures.

Tous les soldats que j'ai interpellés appartenant à plusieurs régiments, m'ont affirmé qu'on leur avait dit, avant de partir, que la France menaçait d'envahir l'Allemagne. Lorsqu'ils sont entrés à Herve, ou à Verviers, ils ont été stupéfiés de constater qu'ils étaient en guerre avec la Belgique, alors qu'ils s'attendaient à être dirigés sur l'Alsace-Lorraine. Je puis affirmer cela de la façon la plus formelle.

Je leur expliquais les faits lorsqu'un soldat *du 25e, originaire de Berlin, intervient et nous fait remarquer que le soldat allemand n'a pas à discuter où il va et contre qui il se bat ; il a juré obéissance au kaiser et il doit aller là où l'empereur lui ordonne d'aller, sans discuter. Ne voulant pas prolonger la discussion, je quitte le groupe et je me dirige vers la place Saint-Lambert. Devant le Café du Phare je trouvai quatre automobiles, à côté de chaque *chauffeur un soldat armé, je leur souhaite le *bonsoir en allemand ; il commençait à faire noir, et contents d'avoir quelqu'un du pays, *comme ils disaient, qui parle allemand, on entame la conversation.

Un jeune caporal de Düsseldorf—paraissant plus intelligent que ses camarades mais peu renseigné sur la Belgique—me soutient que la Belgique a permis aux officiers français de *traverser la Belgique pour se diriger—en espions—vers l'Allemagne, et il assure que quatre d'entre eux ont été arrêtés à Aix-la-Chapelle.

Je lui fis remarquer que la Belgique eût empêché l'envahissement de son territoire par n'importe quelle armée.

Les officiers sont plus difficiles à aborder ; ils sont hautains et plus méfiants que les soldats, mais il en est qui ne refusent pas un verre de bière ou une tasse de café. Il résulte de mes conversations avec les officiers qu'on avait affirmé à ceux-ci qu'ils traverseraient la petite Belgique sans rencontrer aucune opposition. Ils se rendent compte à présent du danger auquel ils se sont exposés.

Presque tous les officiers parlent plus ou moins bien le français, mais ont naturellement l'accent.

Dimanche matin, j'ai vu défiler dans le centre de Liége un bataillon du 165e d'infanterie. Il passait en chantant.

Je me suis permis de faire remarquer à un feldwebel (sergent-major) qu'il serait plus prudent que les soldats veuillent s'abstenir de chanter, puisque la population civile de Liége les a reçus paisiblement. On ne devrait pas les blesser dans leur amour-propre...

Il me fut répondu :

" Il ne s'agit ni d'égards, ni de sentiments, mais d'un usage militaire allemand... "

* Et je me suis tu.

Le bataillon qui passait était suivi de trois cuisines ambulantes (Kriegs Kueche—cuisine de guerre) en plein fonctionnement.

Je me dirige ensuite vers Ans et je rencontre

un escadron de hussards du 16e—uhlans de la mort. Ces soldats avaient l'air de moribonds et leurs chevaux presque tous boitaient. Je n'ai pas vu un seul canon.

Les trains, un moment arrêtés, ont recommencé à circuler dimanche matin de Herstal aux Guillemins.

J'ai l'impression que les soldats allemands craignent la guerre et redoutent surtout les soldats français ; ils sont courageux tant qu'ils sont sous les ordres d'un officier, mais une fois abandonnés à eux-mêmes ils sont perdus.

Je les connais depuis des années ayant traversé maintes fois leur empire, et j'ai pu me rendre compte que leur courage est plutôt superficiel.

Ils manquent surtout d'initiative.

Les cavaliers portent sur la ceinture l'inscription—Gott mit uns !—Dieu avec nous !

Tout le monde est d'accord ici, aux environs de Liége, pour affirmer que les cavaliers allemands, éparpillés dans la région, s'enfuient quand ils aperçoivent un soldat belge ou un gendarme. Quand ils ne sont pas " commandés " ils se laissent arrêter.

A Liége, dans la rue de la Régence, j'ai vu beaucoup de drapeaux belges (à la Populaire Maison du Peuple) le drapeau rouge en berne et sur le palais de justice le drapeau belge.

Le colonel de la garde civique m'a assuré que 150 de ses hommes font le service de police,

sans armes, depuis 7 heures du matin jusqu'au lendemain à la même heure.

Les boy-scouts de Liége, ces auxiliaires si populaires, ne font plus aucun service—d'une part les parents s'y opposent et de l'autre les Allemands ne tiennent pas beaucoup à ces " enfants terribles," comme ils disent. Cinq seulement parmi les boy-scouts font le service de l'hôpital ; l'un d'eux m'a confié une carte-lettre pour sa grand'mère qui habite Bruxelles, mais elle me fut confisquée ainsi que d'autres papiers que j'avais sur moi.

La tactique allemande—pour l'infanterie—est de tirer vers le bas ; c'est pour cette raison *que beaucoup de lignards sont blessés aux jambes, tandis que le Belge tire vers le " milieu." Si donc les premières blessures ne sont que rarement mortelles puisqu'on extrait assez facilement les balles, les balles belges sont très souvent mortelles, car elles atteignent la figure, la poitrine, le ventre.

Beaucoup d'officiers allemands portent sur la poitrine un petit projecteur électrique et un *plan de guerre dans une pochette de mica.

Un soldat belge blessé, originaire de Ransart, sortant de l'hôpital militaire, et qui, *grâce à un stratagème que je n'ai garde de divulguer, n'a pas été fait prisonnier par la sentinelle allemande, a fait une partie du voyage avec moi, au retour, vers Waremme, et il m'a juré que lui et ses camarades n'ont pas eu un seul instant peur de la mort. Il a

ajouté qu'il est impossible de garder son sang-froid lorsqu'on voit un ennemi et qu'il s'agit de lutter pour sa vie et pour son pays. Ces paroles m'ont fait venir les larmes aux yeux !

J'ai vu près de Waremme, un prisonnier allemand.

Un quart d'heure avant d'arriver dans cette ville, j'ai entendu une fusillade du côté du bois des Tombes, à deux kilomètres de Waremme. J'entrai dans la gare de Ginon. On m'a expliqué que le seul Allemand qu'on ait capturé près du bois se trouvait dans le bureau du chef de gare. J'expliqué au chef que je connais l'allemand et tout le monde se précipite pour entendre ma traduction. Le prisonnier, âgé de 21 ans, amaigri, pâle, me dit qu'il s'appelle Kohl. Il est du 17e régiment de dragons de Mecklembourg. Il faisait partie de deux escadrons envoyés vers Waremme quand dans le bois, ils ont été reçus par une avalanche de balles. Tous les hommes ont été tués, à l'exception de cinq, qui se sont sauvés. Mais son cheval ayant été tué, il a été capturé, tandis que ses quatre camarades erraient dans la forêt.

Il était gardé par un soldat de ligne et par un lancier ; tous les deux avaient pitié de lui, car il avait peur d'être fusillé. Le chef de gare et les deux soldats belges m'ont prié de l'assurer qu'en Belgique un prisonnier est arrêté, mais jamais fusillé. Un soldat lui a donné un cigare, le chef de gare le fit manger.

Mais les deux soldats belges ne se sont pas contentés d'un seul prisonnier, et, en confiant le dragon au chef de gare, ils se sont dirigés vers la forêt pour l'explorer.

Tous les voyageurs de la gare ont eu pitié de ce prisonnier, qui était exténué de fatigue et qui n'avait pas mangé depuis deux jours. Espérons que l'on traitera en Allemagne les prisonniers belges avec autant de bonté...

L'Etoile Belge, 12 *août,* 1914.

UNE RÉSISTANCE HÉROIQUE.

LA SITUATION À LIÉGE JEUDI À 4 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Dans la nuit de mercredi à jeudi tous les forts de Liége ont résisté aux forces allemandes qui ont assailli Liége avec une réelle furie.

A l'heure actuelle tous les forts de Liége sont encore intacts. Les coupoles sont toutes en bon état ; aucune n'a reçu de blessure ; il en est de même des massifs bétonnés malgré la grêle d'obus-torpilles de gros calibre dont ils ont été assaillis.

Quoi qu'on en ait dit, *il n'y a, à l'heure actuelle, aucun Allemand à Liége.* Il y en a eu quelques-uns, mais ils ont été tués.

* Voici le récit, d'après un témoin oculaire, de l'attentat dirigé, jeudi, à 2 heures, contre le général Leman, gouverneur de la position fortifiée de Liége.

Ce sont des individus résidant à Liége, qui, ayant revêtu des uniformes militaires allemands—les nouveaux uniformes de campagne encore inconnus, par ici—se sont fait acclamer par des complices qui criaient : Vivent les Anglais !

Ils se sont approchés de l'endroit où se trouvait, rue Ste-Foy, le général Leman. Ils connaissaient l'heure à laquelle le général devait sortir. Ils se sont approchés des officiers de l'état-major, mais ceux-ci ont aussitôt reconnu les uniformes allemands et ont abattu de leurs revolvers d'ordonnance le groupe des Allemands, qui se composait de sept personnes. Malheureusement, un officier de l'état-major belge a été tué.

L'attaque des forts par les Allemands a été, ainsi que nous le disons déjà plus haut, vraiment acharnée. Les Allemands se sont avancés en masses profondes.

Après avoir été bombardées, elles ont grimpé sur les glacis.

Comme elles ne pouvaient plus être atteintes par les grandes pièces d'artillerie, on se servit des petites. Les forts étant en relations téléphoniques avec l'artillerie de campagne, le commandant du combat donna à cette artillerie toutes les indications pour leur tir et des obus venaient faucher les soldats qui montaient sur les glacis.

Les troupes belges ont peu souffert du feu de l'adversaire et il n'y a pas une seule panique

à enregistrer parmi les troupes belges. Celles-ci sont un peu fatiguées, ayant lutté jour et nuit ; il en est de même du reste, des troupes ennemies.

Il n'est pas exact que la population liégeoise ait été affolée. Quelques individus ont essayé, comme toujours, de provoquer la panique, mais ils ont été arrêtés.

Les chefs de notre armée sont vraiment émerveillés de la valeur de nos troupes. Le plan de l'état-major se réalise tel qu'il a été conçu et il est certain que la résistance des forts de Liége pourra durer jusqu'au moment voulu.

LA SITUATION JEUDI SOIR.

La situation est normale à Liége, au point de vue militaire ; le plan de l'état-major se déroule méthodiquement.

Après avoir accroché à Liége, pendant trois jours, trois corps d'armée allemands—les 7e 9e et 10e—la division belge, sur l'ordre de son chef, s'est repliée—ce qu'elle a fait en très bon ordre.

La division belge a gardé une capacité suffisante pour se remettre à combattre lorsqu'elle aura pris un peu de repos.

Les soldats belges sont un peu fatigués, mais nullement démoralisés, au contraire.

Les forts tiennent toujours.

Une partie des troupes allemandes occupe le quartier de Coronmeuse.

LES VICTIMES.

Le spectacle autour du fort de Boncelle était terrifiant jeudi matin. Sur la route et dans les champs avoisinants, les cadavres de soldats allemands atteints par le feu du fort et des soldats de ligne. Peu de blessés. Très peu d'uniformes belges aussi parmi les victimes couchées sur le champ de bataille.

ACTES DE COURAGE ET D'HÉROÏSME.

Pendant la vigoureuse échauffeurée de la nuit de mercredi à jeudi au fort de Boncelle, plusieurs vaillants citoyens liégeois, dont des congolais en congé, se sont particulièrement distingués, allant sous le feu du fort, en automobile de la Croix-Rouge, ramasser et ramener les blessés. Il a fallu que des officiers supérieurs leur interdissent finalement la zone, le feu étant devenu trop meurtrier, pour qu'ils cessent enfin d'exposer ainsi leur vie avec un courage vraiment héroïque.

Non moins héroïques d'ailleurs furent nos petits lignards, gais à la bataille, s'interpellant avec enthousiasme sous le feu de l'ennemi, se passant des cartouches et se lançant des boutades, visant avec soin et sang-froid et obtenant ainsi comme tireurs des résultats merveilleux.

Les mitrailleuses de nos carabiniers ont également admirablement fonctionné, les pointeurs gardant un grand calme pendant que les chiens de traction ne se laissaient nullement émouvoir par le tumulte de la bataille.

UN FAUX BRUIT.

On a affirmé que la population liégeoise avait tiré sur les troupes allemandes. De source officielle, on nous prie de déclarer ce bruit absolument inexact. La vérité, c'est que la garde civique contribue très patriotiquement à la défense du territoire.

L'Étoile Belge, 8 *août,* 1914.

SUR MER.

* LES FLOTTES ANGLAISE ET ALLEMANDE AUX PRISES.

South-Shields, 7 *août.*

* L'Amirauté a avisé les armateurs que la flotte britannique de la mer du Nord est entrée en combat avec la flotte de haute mer allemande au sud du Dogger Bank. Elle poursuit actuellement la flotte allemande vers la côté hollandaise.

Le Dogger Bank est un grand banc de sable *qui se trouve dans la mer du Nord, à peu près en face du port anglais de Hull, sur la route des navires venant de la Baltique vers le Pas de Calais. C'est là que la flotte russe, se rendant au Japon, tira sur des chalutiers anglais de Hull ; on n'a pas oublié l'incident diplomatique qui en résulta et qui se termina, grâce à l'intervention française, par un arbitrage qui fut l'origine de l'entente anglo-russe.

LE " GŒBEN " ET LE " BRESLAU " EN LUTTE AVEC LES NAVIRES ANGLAIS.

La *Tribuna* est informée de Messine que l'amiral et les officiers des deux croiseurs allemands " Gœben " et " Breslau," mouillés dans le port, sont descendus à terre pour consigner au consultat d'Allegne leur testament, ainsi que les objets précieux et les valeurs dont ils étaient porteurs.

Après qu'ils eurent regagné leur bord, les deux unités ont quitté le port, tandis que la musique de l'équipage exécutait l'hymne national allemand ; les marins poussaient des " Hurrah ! "

Peu après, on entendait des coups de canon dans le détroit.

On dit que dix navires de guerre anglais guettaient le " Gœben " et le " Breslau." On assure également que l'escadre austro-hongroise serait partie de Pola, à l'extrême-nord de la mer Adriatique pour dégager les deux croiseurs allemands.

Le Figaro, 8 *août*, 1914.

L' " AMPHION " COULÉ PAR UNE MINE.

Le *New York Herald* publie une communication de l'Amirauté britannique, dont voici le texte :

L' " Amphion " a coulé ce matin, après avoir heurté une mine. Cent trente hommes et un officier ont péri.

Le capitaine, seize officiers et cent trente-cinq hommes ont été sauvés.

D'après ce journal, le mouille-mines allemand, dont la destruction avait été attribuée à l' " Amphion " avait été coulé par le destroyer " Lance." Les membres de l'équipage du mouille-mines prisonniers ont été ramenés à Sholley.

LES CAPTURES DE NAVIRES ALLEMANDS.

La chasse à la marine commerciale allemande continue. A Rouen on en a saisi deux, dont les équipages ont été débarqués et conduits en prison.

L' " Infantia," venant de l'Amérique du Sud, a été conduit à Plymouth par un croiseur anglais. Ce steamer portait 125 millions en or et une cargaison, de vivres d'une grande valeur. Le " Karina," venant de l'Afrique occidentale, capturé dans la baie de Biscaye, est également arrivé à Plymouth. Plusieurs steamers ont été conduits à Rio-de-Janeiro. Ils avaient été capturés en dehors des eaux brésiliennes.

DEUX CROISEURS ALLEMANDS COULÉS.

New-York, 7 août.

Le capitaine du vapeur " Uranium " informe le consulat britannique qu'hier ses antennes ont recueilli un télégramme hertzien du " Lusitania " disant que le " Lusitania " avait été poursuivi par deux croiseurs allemands, mais que des navires de guerre britanniques sont survenus, ont pourchassé ces croiseurs et les ont coulés.

L'HÉROÏSME QUOTIDIEN.

Chaque jour nous apporte sa contribution de courage et d'héroïsme. Ce ne sont point seulement des actions d'éclat sur le champ de bataille, de téméraires et victorieuses randonnées où quelques-uns de nos cavaliers suffisent à mettre en déroute un peloton de uhlans. C'est aussi parfois la bravoure simple, collective, anonyme de tout un régiment qu'exalte un même esprit de devoir et de sacrifice.

Il convient de recueillir avec une pieuse attention ces traits d'intrépidité morale. Ils sont pour ainsi dire l'illustration de cette magnifique volonté de vaincre, dédaigneuse de l'effort, de la souffrance et de la mort ; de cette ardente pensée de revanche qui vole de régiment en régiment et qui, lorsque l'heure en sera venue, prêtera ses ailes à la Victoire.

On m'a raconté hier—j'ai vérifié depuis l'authenticité des faits—l'admirable conduite d'un régiment d'artillerie placé à quelques kilomètres de la frontière, à un poste d'honneur puisque c'est celui du plus grand danger. Je ne pense pas que les historiens de l'antiquité nous aient jamais rapporté quelque chose de plus noble et de plus émouvant. Cela se passait hier.

On eut besoin, il y a quelques jours, dans une de nos villes du Centre—mettons Bourges ou Le Mans—d'un certain nombre d'hommes connaissant le maniement des canons de gros

calibre que les troupes de réserve ne possédaient qu'imparfaitement. On invita donc le commandant d'une de nos places les plus exposées de la frontière de l'Est à renvoyer cent artilleurs expérimentés dans cette garnison de tout repos.

Le colonel réunit son régiment et lui fit part de l'ordre qu'il avait reçu.

—Et maintenant, dit-il, que ceux qui ont des enfants, une femme, une mère et qui souhaitent se rapprocher de leur foyer se proposent. Je vais prendre leurs noms. . . . Allons, j'attends.

Personne ne bougea. Tous les hommes restèrent à l'alignement, immobiles.

—Allons, allons, continua le colonel d'une voix un peu troublée, point d'amour-propre, point de respect humain. Il n'y a à cela nulle lâcheté, nulle faiblesse. Il me faut cent hommes. . . . Qu'ils sortent du rang.

Même silence, même immobilité.

—Alors, personne ?

—Personne, répondit le plus ancien capitaine.

—C'est bien, gronda le colonel, avec une mauvaise humeur sous laquelle il essayait en vain de cacher son émotion, c'est bien, je n'ai plus qu'une façon d'en sortir. Ces cent hommes-là, je vais les tirer au sort.

Et c'est le hasard qui désigna les canonniers auxquels allait être infligée la contrainte de

s'éloigner de la frontière, de la bataille, du péril de demain, de tout à l'heure.

Faisons cadeau de cette histoire à l'empereur Guillaume. - Il pourra la faire connaître utilement aux soldats qui fusillent les enfants et les vieillards et qui achèvent les blessés. Peut-être leur inspirera-t-elle quelques remords et quelque honte. Peut-être leur donnera-t-elle quelque loyauté dans la bravoure. Car en ces semaines tragiques le courage est à tous. Nous pouvons néanmoins être tranquilles. C'est à nous seuls qu'appartient " la manière."

ROBERT DE FLERS.

Le Figaro, 15 *août*, 1914.

LE GÉNÉRAL FRENCH A PARIS.

Le field-marshal (maréchal de camp) sir John French, commandant en chef le corps anglais de débarquement, arrivera à Paris aujourd'hui, à midi 28, à la gare du Nord, où le ministre de l'intérieur le saluera au nom du gouvernement.

French ! un nom prédestiné. Le glorieux soldat, le conducteur d'armées le plus éminent et le plus populaire qui soit chez nos voisins, a été placé, comme tout le monde l'avait prévu en Angleterre et le souhaitait dans notre armée, à la tête de troupes admirables qui apportent leur concours à la cause du Droit.

Le général French, avant de rejoindre dans le Nord son poste de commandement, a tenu à

venir saluer le Président de la République et le chef du gouvernement. Il sera reçu par M. Poincaré à quatre heures.

Il ne séjournera à Paris que quelques heures. Trop peu de temps pour les Parisiens qui eussent souhaité de pouvoir faire à cet ami un accueil digne de lui, de son pays, de la mission de bravoure et d'amitié que ses soldats viennent remplir au milieu des nôtres.

On sait que le général French—un des *meilleurs généraux de cavalerie anglais—s'est illustré dans la guerre sud-africaine. Il y a sept ou huit ans qu'il a été désigné pour commander les troupes de débarquement en cas de guerre continentale.

Les troupes anglaises ont, en effet, débarqué ces jours derniers dans les différents ports voisins de la frontière de Belgique, pour gagner de là leur poste de bataille à la gauche du front.

Leur centre de ravitaillement est l'un de nos ports de la Manche, où, depuis lundi dernier, réside un amiral anglais ayant pour mission de présider aux opérations de déchargement des nombreux vapeurs amenant en France le matériel destiné aux troupes britanniques. *Des services de l'intendance anglaise sont également dans ce port.

Des automobiles militaires fort nombreuses ont été débarquées. Pour assurer la régularité de leur circulation à travers les rues de *ce port, on avait eu soin de placarder à tous les carrefours des affiches rédigées en anglais et

rappelant aux chauffeurs que l'habitude en France est de conserver la droite : " *Keep to thē right,*" contrairement à l'usage anglais qui est de conserver la gauche.

Le Figaro, 15 *août*, 1914.

DOCUMENTS HISTORIQUES.

L'ARMÉE ALLEMANDE DEVANT LIÉGE.—LE BOMBARDEMENT.—LES PARLEMENTAIRES.—LES OTAGES.—LA SITUATION JOUR PAR JOUR.

Nous sommes en mesure de donner le récit détaillé des événements tragiques qui se sont déroulés à Liége depuis le lundi 3 août jusqu'à ce jour. Ce récit est fait d'après des documents qui nous permettent de dire que nous apportons des documents absolument dignes de foi qui serviront aux historiens qui s'attacheront à perpétuer le souvenir de l'attaque de Liége par les troupes allemandes.

C'est, on le sait, dans la nuit du 2 au 3 août que l'ultimatum de l'Allemagne parvenait au gouvernement belge. A 4 heures du matin se terminait, au Palais du Roi, le conseil des ministres, auquel assistaient les ministres d'Etat et qui venait de rédiger la réponse à l'Allemagne.

LUNDI 3 AOÛT.

Dès le matin, M. Kleyer, bourgmestre de Liége, est informé que la situation est très grave et que d'importantes troupes allemandes sont massées à la frontière.

MARDI 4 AOÛT.

Vers 7 heures du matin, les forts de Liége donnent l'alarme. Ils se préviennent les uns les autres. On venait d'apprendre la déclaration de guerre.

L'armée allemande entre en Belgique et dès ce jour les troupes de l'envahisseur sont aux environs de Liége.

MERCREDI 5 AOÛT.

Dès l'aube commence le bombardement de divers forts de la rive droite par la grosse artillerie de campagne.

L'après-midi, une attaque allemande très violente est dirigée contre le fort de Barchon.

Le général Bertrand et ses troupes défendent les intervalles entre les forts et reprennent Wandre aux Allemands. Nos troupes infligent à ceux-ci une défaite sanglante et les poursuivent, la baïonnette dans les reins, sur un parcours d'environ 1,500 mètres. Les soldats belges, enthousiasmés, portent à son retour le général Bertrand en triomphe.

JEUDI 6 AOÛT.

Vers 2 heures du matin, se produit la surprise de l'état-major belge par les Allemands, qui arrivent au quartier général en criant qu'ils sont Anglais. Tentative d'assassinat du lieutenant général Leman, mort du commandant Marchand, d'un lieutenant de gendarmerie et de quelques hommes qui protègent

le général qu'on voulait atteindre et qui, heureusement, parvint à se sauver.

A ce moment, un officier supérieur, qui téléphonait avec un des forts, dit : " Nous venons d'être envahis. . . . " La communication est brusquement coupée. Mais, d'autre part, quelqu'un téléphone que l'état-major se retire et que le service téléphonique doit cesser. On ignore qui a pu donner cet ordre. . . .

L'entrée des assassins doit s'être faite du côté du canal de Liége à Maestricht. Dans l'autre sens, c'est-à-dire par le quai de Fragnée et les boulevards, arrivait vers 4 h. 1/2 du matin une automobile allemande dans laquelle se trouvaient des officiers porteurs du drapeau allemand. Quatre d'entre eux furent tués place St. Lambert.

C'est pendant cette même nuit que le secteur Boncelles-Embourg á été traversé par les troupes allemandes, malgré l'admirable défense de ce secteur par les forts, ainsi que par les troupes qui s'y trouvaient. Nos hommes ont, à deux reprises, repris cet intervalle, montrant un extraordinaire courage et perdant une assez grande partie de leur effectif.

Malheureusement, de nouvelles troupes allemandes avançaient constamment et les soldats restants de l'effectif belge durent abandonner l'intervalle qu'ils défendaient si vaillamment ; deux cents Allemands qui s'étaient avancés furent faits prisonniers, ramenés à Liége et transférés à l'Athénée.

* Des batteries allemandes d'obusiers de 15 —artillerie lourde de campagne—s'installent au plateau de Robermont et au Sart Tilmant— *des deux côtés elles sont à l'abri du feu des forts. Le bombardement de Bressoux et de *Liége a lieu de midi à deux heures. Le génie *belge fait sauter la plupart des ponts dans Liége et, vers midi et demi, le grand pont des Arches saute à son tour.

A 2 heures, alors que quelques projectiles avaient été tirés sur la Citadelle, le colonel commandant qui la commandait est enfermé ; il *avait été frappé de folie subite et avait fait hisser le drapeau blanc.

A 3 h. 1/2, arrivent en ville des parlementaires allemands. Ils déclarent qu'ils veulent la reddition de la place de Liége—ville et forts.

Il leur est répondu par le général Leman que s'ils veulent occuper la ville cela lui est parfaitement indifférent et que les forts étant intacts ils ne se rendront pas.

—Tout ou rien, répond l'officier allemand—l'ancien attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne à Bruxelles. Il ajoute :

— Si vous n'acceptez pas, la ville sera bombardée.

A 8 heures, commence le bombardement de Liége. Toutes les heures, deux ou trois projectiles sont lancés sur la ville. La panique s'empare d'une partie de la population.

VENDREDI 7 AOÛT.

A 3 heures du matin, la canonnade est partout plus vive.

La toiture des constructions intérieures de la Citadelle est incendiée par les obus allemands. La Citadelle est évacuée par les troupes belges.

A 5 heures du matin, les Allemands entrent en ville ; ils occupent le Palais du gouvernement provincial et se rendent à la Citadelle.

Le comte Lammsdorf, chef d'état-major du 10e corps d'armée allemande—portant le titre de chef de l'armée de la Meuse—se présente à l'hôtel de ville pour parler à M. Kleyer, bourgmestre, afin qu'il l'accompagne à la Citadelle où une conférence importante doit avoir lieu.

Le comte Lammsdorf déclare à la population de Liége qu'elle n'a rien à changer à ses habitudes, qu'elle doit ouvrir les magasins et qu'elle n'a rien à craindre. Il termine en disant :

" Vous êtes chez vous, Monsieur le bourgmestre."

Le général Leman se retire dans un fort.

Le comte Lammsdorf déclare à nouveau, très nettement, au bourgmestre que, maître de la ville, il entend que les forts soient remis entre les mains de l'autorité militaire allemande, que, sans cela, le bombardement de la ville reprendra et continuera jusqu'à reddition complète et sans conditions des forts.

Comme suite à l'échange de vues qui avait eu lieu, le chef d'état-major allemand autorisait

des délégués à traverser les lignes allemandes pour aller conférer de la situation avec le général Leman et avec le Roi s'ils le jugeaient à propos.

Le bourgmestre de Liége, très affecté du sort qu'on voulait réserver à la ville qu'il administre, s'empresse de rentrer à l'hôtel de ville où il réunit d'urgence quelques conseillers communaux et des notabilités parlementaires.

L'opinion générale est que cette démarche doit être tentée et qu'il faut s'efforcer d'obtenir la remise des forts à l'autorité allemande.

Une des personnalités présentes fait pourtant observer que les forts sont intacts et qu'il n'y a dès lors, pour le lieutenant général Leman, pas lieu d'en faire la remise. La ville de Liége n'est pas, en réalité, dit-il, entourée d'une enceinte ; elle ne peut être considérée comme place forte et la meilleure preuve en est dans l'occupation de la ville par les Allemands. Au surplus, ajoute-t-il, quelles que soient les circonstances douloureuses et lamentables qui pourraient en résulter pour la ville de Liége, il faut voir aussi l'intérêt supérieur du pays. Chaque jour d'arrêt des troupes allemandes devant Liége est une défaite pour l'envahisseur. . . .

Malgré ces observations, il fut décidé que Mgr Rutten, évêque de Liége, M. Kleyer, bourgmestre, et M. Gaston Grégoire, député permanent, se rendront chez le général Leman et se mettront ensuite en rapport avec le Roi.

Le comte Lammsdorf avait promis des sauf-

conduits pour les délégués, en les priant de venir les chercher à la citadelle.

Il avait également demandé, pour pouvoir bien exposer la situation de la ville de Liége, que quelques personnes influentes se rendissent à la citadelle.

C'est dans ces conditions que les trois délégués se rendent à la citadelle, où on leur remet *les laisser-passer. Ils avaient été amenés à la citadelle dans deux automobiles où flottaient des drapeaux blancs. Au moment où ces trois délégués allaient sortir, munis des laisser-passer revêtus du cachet du chef de l'état-major de l'" Armée de la Meuse," la porte de la citadelle fut fermée et le comte Lammsdorf déclara que *toutes les personnes présentes—une dizaine de notabilités, dont nous avons publié récemment les noms—étaient gardées commes otages. Il ajouta : " Des soldats allemands ont, dans cer-*taines communes, essuyé des coups de feu tirés par des civils. Si pareils faits se représentaient encore, les otages en répondraient. Nous vou-*lons, au début de la campagne, faire un coup d'éclat. . . . "

Malgré les protestations des personnes arrêtées, qui estimaient qu'il y avait là une viola-*tion flagrante du droit des gens et de la parole engagée, les otages furent mis dans des casemates—excepté le bourgmestre de Liége, qui fut seul autorisé à aller auprès du général Leman et éventuellement auprès du Roi.

Toutes les personnes qui, ce jour-là, entrèrent

à la citadelle, furent gardées et enfermées dans des casemates jusqu'au lendemain. Mais neuf *otages furent conservés—hormis Mgr Rutten *et M. Kleyer, qui furent autorisés à vaquer à leurs occupations.

Les otages restent toute la nuit dans des casemates humides et " dorment " sur de mauvaises paillasses. Ils sont enfermés jusqu'au dimanche 9 août, à 1 heure de l'après-midi, ayant eu, pour leur première journée de captivité, un demi-pain et de l'eau.

Ils furent mis en liberté et aucun d'eux ne dut donner sa parole de rester à la disposition de l'autorité militaire.

On croit que les Allemands ont eu peur, parce qu'ils ont " barricadé " la ville.

SAMEDI 8 AOÛT.

Dès ce jour Liége est fortifiée à l'intérieur. Des mitrailleuses sont mises dans les principales artères et sur les ponts encore utilisables. Sur le Pont-Neuf notamment, il y a un canon et une mitrailleuse de chaque côté. Au *milieu se trouve une charrette de déménagement contenant des prisonniers belges et cela, prétend-on, pour éviter qu'on fasse sauter le pont. Toutes les rues allant vers la Hesbaye et la Citadelle, et notamment les rues de la Campine et de la Hesbaye ont été coupées par des barricades garnies de mitrailleuses. Les maisons avoisinantes ont été évacuées et les soldats allemands les occupent après avoir

matelassé les fenêtres et mis des sacs de sable. Les quais de la rive droite de la Meuse—quai des Pêcheurs—sont également mis en état de guerre et les habitations sont occupées par les soldats allemands chargés, semble-t-il, de *protéger une retraite éventuelle des Allemands vers Verviers.

Une partie du 10e corps d'armée occupe le plateau de Cointe, ainsi que les bois environ-*nants dans lesquels des tranchées ont été creusées.

La bifurcation, sur les hauteurs de Saint-Nicolas vers Hollogne, est également garnie de " tranchées " et de barricades. Elles paraissent destinées à s'opposer à une arrivée de troupes par la vallée de la Meuse.

LA SITUATION À LIEGE.

L'impression qui se dégage de la situation actuelle est que les Allemands sont aujourd'hui, à Liége, sur la défensive et qu'ils ont pris leurs précautions s'il fallait faire une retraite vers Verviers.

Le général qui commande cette brigade allemande est installé au couvent du Sacré-Cœur, qui est sous le feu des forts et dont les bâtiments accessoires ont été incendiés.

Il est à remarquer que le bâtiment du Sacré-Cœur avait été converti en ambulance et que les Allemands l'ont fait évacuer.

LES LOIS DE LA GUERRE !

Les Allemands ne paraissent pas avoir beau-*coup de respect pour la Croix de Genève. En

effet, les automobiles qui leur servent au service de reconnaissance, portent presque toutes la croix rouge comme drapeau.

A l'engagement de Boncelles, un bataillon sortant d'un bois a arboré des drapeaux blancs jusqu'à deux cents mètres des troupes belges, les a laissés tomber, puis a tiré sur nos troupes.

A Boncelles, les soldats allemands ont, pour se mettre à l'abri des coups de feu, fait marcher les prisonniers belges devant eux. L'infanterie belge a dû tirer sur des compatriotes, mais a visé les jambes de ceux-ci, afin de les faire tomber et ainsi pouvoir atteindre les ennemis !

POUR LES POPULATIONS CIVILES.

D'après ce qui s'est passé dans la province de Liége, il est certain que les Allemands prennent prétexte du moindre coup de fusil tiré par un civil pour exterminer des citoyens inoffensifs et commettre de véritables cruautés.

Les faits qui nous sont signalés nous engagent à conjurer la population civile à se montrer d'une extrême prudence, car la répression pour tout acte d'hostilité est terrible.

L'Etoile Belge, 15 *août*, 1914.

LES RAISONS DE L'ALLEMAGNE.

Depuis le commencement de la guerre nous n'avons plus reçu aucun journal allemand. Le *Peuple*, qui a pu s'en procurer quelques-uns,

*publie la traduction littérale du compte-rendu sténographique de la séance du 4 août du reichstag où le gouvernement allemand expliqua son attitude et fit voter le crédit de 5 milliards de mark pour la guerre.

Le gouvernement allemand, qui a pris l'initiative de la déclaration de guerre à la Russie, à la France et à la Belgique, a l'audace de prétendre qu'il a été provoqué et acculé à la *guerre et qu'il ne fait que se défendre. "La *Russie a mis le feu à la maison," a déclaré le chancelier, M. de Bethmann Hollweg. Est-ce la Russie ou l'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne, qui a commencé la guerre ?

Mais l'Autriche était obligée de faire la guerre à la Serbie, déclarent Guillaume et son chancelier. "Mon allié, l'empereur et roi François-Joseph, dit le premier, fut obligé de recourir aux armes pour défendre la sécurité de son empire contre les menées dangereuses d'un Etat voisin... un Etat qui est la cause de la guerre parce qu'il a favorisé l'exécution d'attentats criminels." On sait ce qui en est. L'archiduc héritier d'Autriche a été assassiné par un sujet austro-hongrois et non par un sujet serbe et on n'a pu établir la complicité des Serbes. Et néanmoins la Serbie s'est déclarée prête à donner à l'Autriche toutes les satisfactions que celle-ci réclamait, si exagérées et injustifiées qu'elles fussent. L'Autriche a pris prétexte du refus opposé par la Serbie à un seule exigence, qui impliquait

l'établissement d'un contrôle autrichien en Serbie, pour déclarer la guerre à cette dernière. On sait d'ailleurs, par la déclaration faite au correspondant, que l'Autriche était résolue à faire la guerre même si la Serbie avait accepté sans la moindre réserve l'ultimatum austro-hongrois dans son intégrité.

Qu'a fait l'Allemagne pour empêcher cette guerre ? Rien du tout. Elle avait commencé par déclarer qu'elle n'avait pas eu connaissance préalable de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie. On a vu depuis qu'elle était parfaitement au courant. Il eût cependant suffi d'un mot de l'Allemagne pour arrêter l'Autriche sur la pente fatale où elle s'engageait. Ce mot, l'Allemagne ne l'a pas dit.

Le chancelier a l'audace de prétendre que l'Allemagne a soutenu les efforts du gouvernement anglais en vue d'éviter le conflit. Il suffit de rappeler que l'Allemagne a refusé nettement de s'associer à la tentative conciliatrice que l'Angleterre, la France et l'Italie, agissant avec le consentement de la Russie, avaient décidé de faire auprès de l'Autriche.

Il y a mieux ou pis. Le tsar s'adresse directement à Guillaume II pour qu'il agisse sur son allié. L'Autriche paraît manifester des dispositions moins intransigeantes et déjà l'on commence à espérer que l'on pourra sauver la paix. C'est à ce moment que l'Allemagne déclare que les préparatifs militaires russes ne lui permettent plus de continuer ses efforts

pacificateurs et elle envoie un double ultimatum à la Russie et à la France.

Mais, dit le chancelier, c'est parce que la Russie avait mobilisé à la frontière austro-russe et commençait à mobiliser du côté de la frontière allemande. Or, on savait depuis longtemps déjà que la Russie prenait des mesures particulières du côté de l'Autriche, et la Russie renouvelle ses assurances qu'elle ne fait pas de préparatifs militaires contre l'Allemagne.

L'Allemagne a donc brusqué la rupture juste au moment où on pouvait espérer que les négociations allaient prendre une tournure plus favorable entre la Russie et l'Autriche.

Et que dire des raisons invoquées par le chancelier pour justifier la déclaration de guerre à la France ? Voici textuellement ses paroles :

L'empereur donna l'ordre de respecter strictement la frontière française. Cet ordre fut suivi à la lettre, à une seule exception près. Au moment où nous mobilisons, la France déclare qu'elle se tiendrait à une zone distante de dix kilomètres de la frontière. Et qu'arriva-t-il en réalité ? Des avions tireurs de bombes, des patrouilles de cavalerie, des compagnies passant dans notre pays rhénan. Par là et bien que l'état de guerre ne fût pas déclaré, la France a mis fin à la paix et elle a attaqué en fait.

Où, quand les avions français ont-ils lancé

des bombes dans le pays rhénan ? Où, quand leurs patrouilles de cavalerie, leurs compagnies ont-elles sillonné cette région allemande ? On n'a pas pu citer un seul cas. Comment, d'ailleurs, ces patrouilles de cavalerie, ces compagnies auraient-elles pu parvenir dans le pays rhénan ? Par la voie des airs ? Ce sont donc là des accusations fausses, inventées pour les besoins de la cause. Tandis que le chancelier avoue lui-même une violation de la frontière française commise par les Allemands. Il reconnaît que " le 2 août, une patrouille du 14e corps d'armée, conduite vraisemblablement par un officier, a passé la frontière. Elle a été probablement coupée, un seul homme est revenu." Et le chancelier a le toupet d'ajouter : " Conformément aux ordres reçus, nos troupes se sont bornées à se défendre."

Etait-ce aussi se borner à la défense que d'envahir d'abord le Luxembourg et ensuite la Belgique contre qui on ne peut articuler le moindre grief ?

Le chancelier proclame lui-même que c'est un acte inqualifiable et injustifiable.

Nos troupes, dit-il, ont occupé le Luxembourg et foulent peut-être le sol belge. *Cet acte est contraire au droit des gens.* Le gouvernement français a déclaré à Bruxelles qu'il respecterait la neutralité belge aussi longtemps que l'adversaire la respecterait. Mais nous savions que la France était prête à l'invasion. Nous pas.

Une invasion française par notre flanc au Bas-Rhin aurait pu devenir désastreuse. C'est ainsi que nous fûmes obligés de ne tenir aucun compte de la *protestation justifiée du Luxembourg et de la Belgique.* Le tort que nous faisons, nous le réparerons aussitôt que notre but militaire sera atteint. Celui qui est ainsi menacé qui comme nous lutte pour ce qu'il a de plus élevé, celui-ci ne peut songer qu'à une seule chose : la façon dont il s'en tirera.

Et voilà. Le chancelier ne fournit pas la moindre preuve à l'appui de son affirmation que la France était prête à envahir le sol belge. Il reconnaît lui-même que le gouvernement français s'était engagé à ne pas violer notre territoire si l'Allemagne ne le violait pas. Et il ne pouvait pas ignorer que nous étions fermement résolus à défendre notre neutralité contre la France si celle-ci nous avait envahis, aussi bien que nous la défendons contre l'Allemagne. Mais pour le gouvernement allemand, la fin justifie les moyens. Il a envahi la Belgique parce qu'il a cru—il se rend compte aujourd'hui de son erreur—qu'il lui serait aisé d'arriver rapidement au cœur de la France en passant par la Belgique, fût-ce au prix d'une violation des traités qu'il a signés, au prix d'un crime contre le droit des gens.

L'Etoile Belge, 18 *août,* 1914.

UN RÉQUISITOIRE ANGLAIS.

Sous le titre : " L'artificieuse politique allemande dénoncée," le *Times* publie un violent réquisitoire contre le chancelier de l'empire, M. von Bethmann Hollweg. En voici la traduction :

Le jour où l'Angleterre lança son ultimatum à l'Allemagne, le chancelier allemand fit au reichstag un discours qui semble destiné à rester mémorable dans les annales de la civilisation. C'est, à notre sens, l'étalage le plus cynique de la plus complète absence de morale de la part d'une grande puissance. Cet aveu est d'autant plus surprenant qu'il a été fait par un homme d'Etat qui avait conquis le respect et la confiance en ce pays (l'Angleterre) par la rectitude de son caractère, son sens droit et la probité qu'on lui reconnaissait. Cet homme vient de nous montrer lui-même comment le plus juste et le plus raisonnable des politiciens allemands pense et parle quand il croit les intérêts de son pays en conflit avec les droits des autres hommes. Le passage signalé hier par notre correspondant de Berlin montre dans toute leur nudité les bases véritables de ce que l'on a appelé la *Realpolitik* prusso-allemande. Le chancelier est franc ; il ne cherche pas à dissimuler. " Nécessité, dit-il, ne connaît pas de lois." Les Français, il le reconnaît, ont pris l'engagement de respecter la neutralité belge, mais " ils sont prêts pour l'invasion."

C'est pour cela que l'Allemagne " n'a pas connu de lois." C'est pour cela qu'elle a occupé le Luxembourg et a violé les frontières belges. Ces actes, M. von Bethmann-Hollweg le reconnaît, sont "contraires aux règles du *droit international." Mais qu'importe! L'Allemagne réparera " le tort qu'elle fait " après qu'elle aura atteint " son but militaire." L'importance de ce but explique tout. La fin justifie les moyens. Les peuples menacés —les Allemands ayant affecté de se croire menacés par eux—n'ont qu'à se préoccuper de se " tailler leur route "—se tailler leur route comme ils l'ont fait à Liége, sans songer à la mer de sang innocent répandu pour une querelle que le chancelier allemand lui-même proclame injuste. Ceux qui observent la politique allemande et ont étudié l'histoire de la Prusse, savent depuis longtemps que ces principes sont adoptés par les héritiers de la " tradition frédéricienne." Ils l'ont vue énoncée et louée dans les ouvrages de professeurs éminents et d'écrivains militaires distingués. Ils l'ont retrouvée dans les publications et les discours de la Ligue navale et les articles de la presse pangermaine. Ils en ont constaté l'application limitée à Algesiras, à Agadir et dans de nombreuses circonstances moins importantes. Ils ont attendu des années avant de la voir appliquée dans quelque grande aventure. Mais ils ne s'attendaient pas à entendre M. von Bethmann-Hollweg

*prêcher ouvertement le machiavélisme sous sa forme la plus réprouvée aux élus d'une nation qui vante au monde entier sa haute culture et son idéal élevé.

La doctrine, nous l'avons dit, est traditionnelle à Berlin. C'est la doctrine de Haugwitz, comme ce fut la doctrine de Bismarck et de Frédéric. Mais Frédéric et Bismarck l'appliquèrent avec une connaissance parfaite des facteurs qui entraient en jeu. Les Prusso-Allemands d'aujourd'hui se sont mépris sur ces facteurs aussi grossièrement que Haugwitz lui-même. Ce n'est pas l'outrage à tous les droits qu'ils viennent de commettre, qui a surpris ceux qui connaissent leur passé ; c'est *l'ignorance et la stupidité dont ils ont fait preuve en se décidant à ces outrages.

N'est-il pas inouï que, dans toutes les régions —en Russie, en Italie, en France, en Belgique et, par-dessus tout, dans l'empire britannique —ils se soient montrés incapables d'apprécier les faits les plus clairs et qui présentaient pour eux un intérêt vital ?

A les en croire, ils donnent carte blanche à l'Autriche-Hongrie dans ses démêlés avec la Serbie. Ils sont surpris et froissés lorsqu'ils voient dans la Note austro-hongroise les premiers résultats de la liberté inaccoutumée qu'ils avaient concédée à leur alliée. Néanmoins, ils justifient et appuyent ses démarches, sans même se donner la peine de prendre garde qu'ils compromettent la paix de l'Europe ! Ils

pensent que personne n'est prêt, sauf l'Allemagne. Ils oublient la force du panslavisme en Russie et la passion panorthodoxe. M. Sâsonof, expliquait l'ambassadeur allemand à Vienne, peut les contenir, s'il le veut. La Russie n'a pas le droit d'intervenir et il doute qu'elle le fasse. Ni elle ni la France n'étaient prêtes, tandis que l'Allemagne "savait très bien ce qu'elle allait faire." Ils n'avaient d'yeux que pour ce qui était superficiel. Ils étaient frappés par nos divisions, par les mouvements de nos volontaires rivaux, par le langage de quelques-uns de nos socialistes et par la menace de grèves imminentes. En France, l'affaire Caillaux, la défaite du ministère Ribot et de M. Delcassé, le spectacle d'un ancien socialiste devenu chef du cabinet et gouvernant avec l'aide d'une chambre novice comptant dans son sein une centaine de socialistes, les impressionnèrent vivement. L'Italie, d'aventure, allait se prêter avec docilité aux ordres de Berlin et prodiguer son sang et son or dans une guerre d'agression au profit de l'Autriche dans les Balkans. La Belgique aurait, aux premiers cliquetis du sabre allemand, complaisamment prostitué ses libertés aux volontés de l'Allemagne militaire ; et, si elle faisait des façons, l'invincible armée de Sadowa et de Sedan n'avait qu'à se "tailler sa voie." Quant à l'Angleterre, M. von Bethmann Hollweg et son impérial maître, la traîteraient comme Bismarck traîta Louis Napoléon. Elle

était crédule, elle était désireuse de paix à tout prix. On lui aurait donné, en même temps que d'amples assurances, la paix avec le déshonneur.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la fausseté de tous ces points de vue. Ils sont stupides. Ils méconnaissent des vérités élémentaires qui sont connues dans chaque pays par les moindres citoyens. Et c'est sur cela et quelques autres données aussi frivoles que la " petite doublure de Bismarck " à la Wilhelmstrasse et à Potsdam cherche à baser un plan qui doit rivaliser avec les siens. Il est facile d'être amoral ; il est moins aisé de l'être de façon profitable. L'homme " de sang et de fer " aurait sans doute épousé la doctrine de M. von Bethmann Hollweg. Il ne l'aurait jamais, au début d'une guerre européenne, étalée à la face du monde. Il n'aurait pas méconnu le slavisme russe, le sentiment anti-autrichien de l'Italie, la force et la résolution du patriotisme français, le dévouement des Belges à l'indépendance de leur pays, et jusqu'à la force de leurs forteresses. Il n'aurait pas commis la stupide erreur—digne de la diplomatie ignorante de l'Est—de prier l'Angleterre de rester spectatrice, tandis qu'il foulait aux pieds la Belgique et envahissait la France. Sans doute, la France nous fut étrangère pour un temps—la France du Second Empire. Car l'inventeur de la dépêche d'Ems savait choisir ses moyens. Il publia dans nos

colonnes un projet de traité qui avait été discuté avec M. Benedetti, l'ambassadeur de Napoléon à Berlin. Il disait que c'était un projet français qu'il avait feint d'agréer pour mieux jouer Napoléon et le maintenir le " bec dans l'eau." Il n'était pas, nous pouvons le croire, aussi innocent dans ses intentions qu'il le prétendait ; mais le coup était un coup de maître, car le projet de traité proposait à l'Allemagne de consentir à l'annexion de la Belgique par la France. Bismarck n'ignorait pas combien une telle tentative soulèverait la pensée anglaise et le sentiment anglais. En ce qui concerne " l'infâme proposition " de ceux qui présentement dirigent la Wilhelmstrasse, toute perception de cette nature est totalement absente. Et, à l'étonnement du monde entier, un parfait dédain de tous les points de vue qui ne sont pas allemands marque le champ d'action de la politique germanique. Elle souffre de la fatale erreur que dénonça le plus intransigeant des réalistes—l'erreur qui consiste à prendre ses désirs pour la réalité. Elle ne voit plus que ce qu'elle veut voir et a fermé ses yeux à la plus importante des réalités : le sentiment national des autres peuples. Voilà pourquoi elle a déchaine la guerre en Europe, et pourquoi elle prêche ouvertement à un monde éperdu que, pour le peuple de Goethe et de Kant, il n'y a pas de lois ; il n'y a que la force !

L'Etoile Belge, 27 *Juillet*, 1914.

CHAMP DE BATAILLE.

(*De notre envoyé spécial.*)

Nous avons visité, dimanche, le village de Haelen, centre de la région où s'est produit l'important engagement de mercredi dernier, où une brigade de cavalerie belge a supporté, d'abord seule, le choc de toute une division de cavalerie allemande appuyée d'infanterie, d'artillerie, de mitrailleuses, où, grâce au renfort d'une brigade mixte, les Belges ont *mis en déroute et forcé à la retraite des troupes ennemies supérieures en nombre.

* La route venant de Diest est pleine de monde. Haelen est devenu un lieu de pèler-*inage : on s'y rend à pied, à vélo, en carriole, *en voiture, en automobile. Tous ces gens, bien entendu, ne sont pas de simples curieux, comme nous : profitant des deux belles jour-*nées d'Assomption et de dimanche, beaucoup de parents de soldats parcourent depuis hier les cantonnements, à la recherche d'un fils, d'un frère, d'un mari.

Passé Webbecom, nous approchons du théâtre du combat. Voici Zelch et le petit viaduc du chemin de fer de Diest à Tirlemont. Le paysage devient tragique : à gauche de la chaussée, dans un champ, s'alignent perpendiculairement à la route, de longs tertres de terre fraîchement remuée. Ce sont des tombes allemandes. Des soldats ennemis, que l'on *aligna côte à côte dans des tranchées sous un

linceul de chaux vive, dorment là leur dernier sommeil.

* De ci de là, sur le pavé, de larges flaques desséchées et brunâtres : c'est du sang. Le long de l'accotement de gauche, avance avec peine, tiré par des soldats, un beau cheval pris à la cavalerie allemande. Il marche sur trois *pieds, en clochant très fort ; l'une des jambes de devant, toute raide, est brisée. La pauvre bête, devenue inutilisable, va être abattue.

Voici les premières maisons du village. Elles n'ont pas trop souffert, bien qu'on s'y soit battu. La plupart des carreaux de vitre sont cassés, quelques portes défoncées. Beaucoup d'intérieurs sont saccagés. On sait que les Allemands s'étaient établis dans le village, avaient installé des mitrailleuses dans les habitations et que nos troupes durent les en déloger. La façade d'une des maisons principales est plus éprouvée : un obus, frappant obliquement, a presque démoli l'un des trumeaux des fenêtres de l'étage.

Le vieux clocher de l'église a beaucoup souffert également des coups de l'artillerie, *mais il ne semble pas menacer ruine. La *partie la plus éprouvée du village se trouve au-delà de la place ; des maisons ou des fermes ont brûlé. Malheureusement, il ne nous est pas possible d'aller voir : la route, qui forme l'unique rue de Haelen, est barrée par une consigne inflexible—sauf pour les habitants—à l'entrée même de cette place.

C'est de ce côté également que sont enterrés en grand nombre les soldats ennemis. On vient encore de retrouver et d'inhumer un cadavre de uhlan couché, lance en main, dans un bosquet des environs.

Quatre ou cinq habitants de Haelen ont péri dans la tourmente. On raconte ici des choses terribles sur le combat. Et l'on cite des traits d'héroïsme de nos petits soldats, comme ces six chasseurs à cheval, sous les ordres du maréchal-des logis R... (le nom a déjà été cité) arrêtant, avec une poignée de carabiniers cyclistes, la charge d'un escadron de cuirassiers, les faisant culbuter avec leurs montures dans une fausse tranchée, rentrant avec des chevaux et des prisonniers, des trophées de toute espèce.

C'est là-bas, sur ces hauteurs, vers Loxbergen, que le pauvre major S...—le fils de l'aquarelliste de grand talent qui tint une place marquée dans l'école belge contemporaine—a été tué. On a relevé le corps, percé de trois balles.

En revenant vers Diest, nous nous arrêtons un moment près d'une tranchée, en grande partie refermée déjà sur des carcasses de chevaux. On y traîne un nouveau cadavre, celui du cheval que l'on y menait tantôt, clopin-clopant. Il a fallu six coups de fusil dans le front pour achever la pauvre bête.

L'Etoile Belge, 18 *août*, 1914.

LA DÉFENSE DES PONTS DE LA MEUSE

YVOIR-DINANT-ANSEREMME.

L'envoyé spécial du *Peuple*, M. Hambursin, écrit :

Dinant, 15 *août*.

Des combats d'escarmouche se livrent depuis dix jours sur la rive droite de la Meuse, entre Yvoir et Anseremme.

* Ils n'empêchent pas les pêcheurs à la ligne *de taquiner le poisson.

Hier après-midi, un escadron de dragons français a été décimé dans le bois de Custinne. Des Allemands, postés des deux côtés de la *route, canardèrent nos amis. Environ 80 *restèrent sur le terrain. Les autres, à 23, arrivèrent vers 1 heure à Dinant. Ils ne paraissaient pas le moins du monde émotionnés et considéraient cela comme un simple incident.

Le soir, je me promenais sur le quai de rive gauche, en face de l'hôpital, suivant les évolutions d'un aéroplane français, lorsque, tout à coup, vers 5 h. 30, des coups de fusil suivis du crépitement des mitrailleuses se firent entendre du côté d'Anseremme.

* En même temps, le bruit courait qu'une forte colonne de uhlans descendait du Froidvaux. Il semble plutôt que ces cavaliers allemands venaient de la vallée de la Lesse, qui aboutit au pont d'Anseremme.

Quant à la force ennemie, j'ignore encore ce

qu'elle était, car il faut en rabattre des évaluations chiffrées des Dinantais, qui sont quelque peu Marseillais.

Le feu persistant, je me décide à aller voir ce qui se passe. Je me dirige vers Anseremme, gardant la rive gauche. Deux ou trois coups de canon, très lointains, se font entendre ; ils indiquent que l'avant-garde ennemie approche.

Cependant, au pont d'Anseremme, les mitrailleuses françaises continuent à cracher leur mitraille, balayant sans doute les Allemands qui se présentent devant le pont. J'étais arrivé à 600 mètres du lieu du combat, lorsque je reçois le baptême du feu. Un train de voyageurs venant de Givet passait. Les Allemands, postés dans les bois, sur le versant de la rive droite, tiraient dessus, juste à hauteur du point où je me trouvais, à une trentaine de mètres du remblai du chemin de fer. Les balles sifflaient au-dessus de ma tête. Je cherche un abri et j'en trouve un excellent. Un homme qui me suit, porteur d'un matelas, le dépose à terre, et nous nous abritons derrière, Mais le train ayant passé, le tir cesse. Il paraît que quelques balles ont troué les wagons, mais personne n'a été atteint.

Cette alerte passée, je juge prudent de retourner sur mes pas et de regagner Dinant.

J'y arrive vers 7 h. 30. J'apprends que l'attaque du pont d'Anseremme a été repoussée et qu'il y a assez bien de blessés allemands couchés sur la route. Je ne sais pas exacte-

ment quel a été le nombre des pertes ennemies, mais peu importantes, sans doute, car il ne *s'agit encore que de combats d'éclaireurs. Quant aux Français, dans ces petites escarmouches, ils ne perdent jamais un homme.

J'avais retenu une chambre dans un hôtel de la rive droite, mais en voyant la situation, je crus prudent de ne pas passer la Meuse et de loger à l'Hôtel de la Gare, décidé à reprendre le premier train pour Bruxelles par Tamines, *afin de mettre en règle mon passeport insuffisant.

Je me levai à 5 h. 30 et j'allais déjeuner lorsque le canon se fit entendre, formidable. Je vais voir dans la cour ce qui se passe, lorsque j'entends les obus passer, avec un sifflement sinistre, à 10 ou 20 mètres au-dessus de moi pour aller éclater avec fracas sur la montagne, entre la gare et une villa, située à quelque cinquante mètres plus haut. Je déjeune cependant, en compagnie de M. Outer, professeur à l'athénée royal d'Ixelles. Mais plusieurs obus étant tombés à 20 mètres de l'hotel, dans la station, nous nous réfugions dans la cave, avec l'hôtelier, sa femme, ses enfants, un monsieur et quelques dames de Dinant qui avaient cru prudent de venir passer la nuit *ici. Bien nous en prend, car à peine sommes-nous dans les sous-sols qu'une bombe pénètre dans l'hôtel avec un épouvantable fracas, des débris de vitre venant tomber jusque dans les escaliers de la cave.

Ce fut pour moi, après le baptême d'hier, la confirmation du feu.

Quoique très impressionnés—on le comprendra—songeant aux nôtres, redoutant un incendie, nous gardons notre sang-froid, M. Outer, l'hôtelier, le garçon et moi. Je continue à fumer tranquillement ma pipe, attendant avec résignation les événements, tandis que les femmes pleurent et récitent à haute voix des " Ave Maria."

* Une vingtaine d'obus éclatent ainsi dans ce cercle dangereux, puis la voix du canon cesse. On n'entend plus que quelques coups de fusil. Nous décidons alors, M. Outer et moi, de quitter l'hôtel et de gagner la montagne. Nous longeons les maisons et nous nous dirigeons vers Bouvignes. Quelques balles venant des hauteurs de la rive droite, où se trouvent les éclaireurs allemands, sifflent encore à nos oreilles, et nous atteignons enfin, sains et saufs, un chemin privé qui conduit à la villa de M. Bernaert, un industriel gantois, actuellement en villégiature.

Nous rencontrons des Français.

Nous causons avec ces soldats. Ah ! quels caractères ! Quel calme ! Quelle confiance ! " Nous allons leur en envoyer des pruneaux ! Qu'ils viennent ! " nous disent-ils. On les croirait à la fête !

* Nous quittons ces braves en leur souhaitant bonne chance et nous nous dirigeons vers le château. Nous allons nous mettre à un " point de

vue" du parc pour voir ce qui se passe vers le pont *de Dinant. Mais quelques balles égarées ayant sifflé autour de nous, nous croyons prudent de nous retirer et de poursuivre notre route vers Sommière. Il pouvait être alors 7 h. 30. A ce moment commença vers la passerelle de *Bouvignes un feu nourri. Aux coups de fusil des Allemands ripostaient les flingots et les mitrailleuses françaises. Ce fut, sans intermittence, une pétarade soignée, tandis qu'au même instant, quelques obus allemands s'abattaient dans la direction de Dinant et que l'artillerie française, placée sur les hauteurs de la rive gauche, ouvrait elle-même le feu. De la ferme de Meez où nous étions allés nous rafraîchir, nous dominions parfaitement le plateau qui s'étend sur les hauteurs de la rive droite par où se fait l'invasion allemande. Nous distinguions très clairement les routes que vont suivre bientôt les grosses masses ennemies, se déroulant en rubans blancs, de Ciney, Lisogne, Loyers, Evrehailles, vers la vallée, de même que les fonds de Deffe et autres chemins aboutissant au faubourg de Dinant.

Nous apercevions aussi distinctement, les fantassins allemands s'éparpillant en tirailleurs dans la plaine pour se réfugier dans le petit bois de sapins d'où à la lisière, ils tiraient sur les Français défendant la passerelle de Bouvignes et dont les mitrailleuses ne cessaient de donner.

Nous partons par Sommière vers Falaën.

Et le canon tonne toujours.

Que sera-ce tantôt, que sera-ce surtout demain ou après ? Car il ne s'agit encore ici que de combats d'éclaireurs, pas même d'avant-garde, je pense. Sur toute la plaine qui s'étend vers Lisogne, on ne voit pas encore de grosses masses d'ennemis. Mais l'avant-garde est proche et le gros de l'armée la suit. Qu'elle vienne !

Avant de passer la Meuse—s'ils la passent—des milliers et des milliers d'Allemands joncheront le sol et les formidables forces françaises achèveront leur déroute.

L' Etoile Belge, 17 *août*, 1914.

LETTRES DE COMBATTANTS.

EN ROUTE.

15 *août*, 1914.

. .Nous marchons depuis quatre jours. Nous avons fait déjà environ 80 kilomètres. Marcher ne serait rien. Mais il y a le sac, et le sac est lourd.

Vous n'imaginez pas ce qu'il est lourd ! Ce n'est pas le sac auquel nous étions accoutumés comme soldats. Dans celui que nous portons aujourd'hui, le long des routes, nous avons mis d'abord tout ce que les règlements militaires nous prescrivent, et je vous assure qu'ils n'oublient rien. Et puis nous avons ajouté du linge, le plus possible, et des conserves, des

nécessaires de toilette, des médicaments et mille petites choses qui pendant des mois peut-être seront tout notre luxe... J'ai vu des soldats sauter sur leur sac, à pieds joints, pour le fermer.

Hier, j'ai eu la curiosité de peser le mien chez un boucher. J'ai placé dans la balance également ma capote, mon fusil, mon équipement, mes souliers, qui, pourtant, sont des souliers de fantaisie. Le tout pesait... 36 kilogrammes exactement !

On ne dira jamais assez le mérite des soldats qui marchent à la bataille avec un tel fardeau sur les épaules, qui marchent sans savoir où ils vont, sans connaître la longueur exacte de l'étape, et qui souvent n'ont, pour exaspérer leur effort, que la volonté de ne pas tomber sur le bord de la route.

On voit à la queue des colonnes des héroïsmes obscurs : de petits soldats qui n'ont pas l'habitude de la marche ; des employés qui n'ont jamais porté qu'une montre dans leur gousset. Dès le départ, leur visage se contracte, leur dos se voûte. Ils se plient en deux. Leur front se couvre de moiteur. Les bretelles du sac leur coupent la respiration. Quand ils lèvent la tête, on aperçoit un regard lamentable, un regard de détresse qui cherche au loin sur la route.

Ils essaient de suivre la cadence, mais les pas qu'ils font sont trop courts. Leur élan se brise contre l'élan de leurs camarades. Si on leur

parle pour les encourager, ils vous répondent par des monosyllabes. Ils n'ont pas la force de parler.

D'autres chantent. Dans chaque section, il y a un homme qui, d'autorité, s'est attribué les fonctions de chef d'orchestre. C'est lui qui donne le signal. Il a tout un répertoire : chansons de route, airs à la mode, romances sentimentales. Dans ma compagnie, les Parisiens sont en majorité. Ils chantent des airs qui ont trainé sur tous les manèges, dans tous les phonographes, qui, en d'autres temps, feraient grincer des dents, mais que nous écoutons presque avec plaisir, car ils évoquent. . . . *Sur les bords de la Riviera, le Dernier tango.* Lorsque nous traversons des villages, les voix deviennent plus fortes. Ils veulent montrer qu'ils sont gais, malgré tout.

Les habitants nous considèrent du seuil de leur porte. Ils nous considèrent dans une attitude grave et recueillie. Il apparaît qu'ils ont confiance en nous, qu'ils sont heureux de notre entrain. Mais ils ne parlent pas. Les femmes pensent à d'autres soldats, sans doute. Les vieux ont connu l'invasion. Les gamins eux-mêmes, qui, d'ordinaire, aiment accompagner les soldats, restent à côté de leur mère les mains dans les poches.

Mais, tout le long de la rue, les habitants ont placé des seaux pour que nous puissions nous rafraîchir. Dans ces seaux, ils ont versé de l'eau avec un peu de vin, de café, de cidre ou de rhum.

L'autre jour, dans un village, une femme, à la porte d'un cabaret, tenait à la main une bouteille de grenadine. Elle avait répandu quelques gouttes de sirop dans l'eau d'un seau. Les soldats avaient l'air de trouver ça bon. Alors, après avoir hésité, brusquement, elle *vida la bouteille d'un coup. Une autre—une dame—était allée chercher dans sa cave une vieille bouteille de vin cacheté qu'elle tendit au premier soldat qui passa.

Boire, d'ailleurs, en traversant un village, est un véritable tour d'acrobatie, mille fois plus *difficile à réussir que boire en wagon-restaurant. Il est interdit, en effet, de s'arrêter. Il faut *donc que les soldats, sans ralentir leur marche, remplissent leur " quart " et en avalent le contenu. Ajoutez qu'ils se bousculent autour des seaux. Le plus souvent, quand le quart arrive à destination il est vide, et toute l'eau se trouve répandue sur la capote ou sur le fusil du soldat ; alors, pour faciliter la manœuvre, de vieilles femmes élèvent les seaux jusqu'à nous sur leur genoux et restent ainsi pendant tout le passage du régiment.

Les populations nous font partout le meilleur accueil, et pourtant d'autres ont déjà cantonné avant nous et d'autres viendront derrière. Depuis notre départ, j'ai toujours réussi à coucher dans un lit. Hier, une fermière avait dédoublé son lit pour donner un matelas à un de mes camarades. Et l'on sort des armoires, pour nous, des draps, tout

blancs qui sentent le vieux bois et la campagne.

*Les soldats sont débrouillards. Ils savent *améliorer leur ordinaire. Avec ce qu'on leur donne et ce qu'ils achètent, ils arrivent à faire une excellente cuisine. Avant-hier, avec l'ar-*gent de leur prêt, ils ont acheté deux lapins qu'ils ont fait cuire avec du vin. J'ai goûté. C'était exquis.

Notre cuisinier est un type extraordinaire. Il a été clairon aux tirailleurs. Il a sonné la charge à Oudjda et raconte ses campagnes pendant la marche. Quand il arrive au cantonnement, il s'empare d'une bassine énorme, casse sur son genou des bûches formidables, allume son feu. Puis il s'assied sur une pierre et regarde l'eau chauffer. Il est content. Il ne dit rien : il attend. Par instants il prend dans une cuiller un peu de soupe et goûte, avec une *attention concentrée. Il hoche la tête. Il se lève, va chercher dans son sac du sel ou du *poivre, assaisonne et reprend sa faction. Il a sur les hommes une autorité supérieure à celle des officiers. Au moment de la distribution il *les fait aligner ; il remet à chacun sa part. Et *malheur à celui qui réclame.

Le Figaro, 24 *août*, 1914.

COMMENT MANGENT NOS SOLDATS.

Dans les opérations de détail d'abord, d'ensemble ensuite, qui se sont succédé depuis le

début de la campagne, un grand nombre de nos unités a passé nos frontières. Ces troupes-là, qui marchent et qui se battent, comment les nourrissons-nous ? C'est une question que toutes les familles se posent. A cette question, voici la réponse :

On sait d'abord que tous les hommes portent sur eux un jour de vivres : ce sont les vivres de réserve. Mais, ces vivres de réserve on ne doit y toucher qu'en cas d'absolue nécessité, quand il n'y a rien d'autre à manger. C'est la suprême ressource en cas de ravitaillement impossible.

Ces vivres comprennent 300 grammes de pain de guerre, c'est-à-dire d'un biscuit de fabrication très soignée, 300 grammes de viande de conserve, 50 grammes de potage condensé, 36 grammes de café et 80 grammes de sucre, plus, pour 16 hommes, un litre d'eau-de-vie. Ce n'est pas, comme on voit, un gros repas. C'est le coup de fouet qui réveille, qui entraîne. On réparera plus tard.

Les vivres de réserve étant exclusivement destinés à cet emploi, comment se fait le ravitaillement journalier de nos soldats ?

D'abord par la distribution qui se fait, chaque jour, pour le lendemain. Le jour de vivres comprend 700 grammes de pain, 100 grammes de riz ou de haricots, 24 grammes de café, 32 grammes de sucre, le lard, le sel, enfin 500 grammes de viande fraîche ou 300 grammes de viande de conserve avec 50 grammes de purée de légumes pour faire la soupe.

* En outre, les hommes reçoivent toujours, sauf impossibilité, les vivres dits d'ordinaire, c'est-à-dire achetés directement par les capitaines-commandants : pommes de terre, choux, carottes, assaisonnements divers, quelquefois vin, etc. . . .

Voilà l'élément quotidien de l'alimentation du soldat. Comment cet élément se constitue-t-il ? En d'autres termes, comment sont remplacés, dans le régiment, les vivres distribués aux soldats ? Comment se fait le ravitaillement des unités ?

Ce ravitaillement se fait par chemin de fer. C'est là un mécanisme compliqué, puisqu'il s'agit de retrouver, chaque jour, des régiments *qui changent de place. Pour résoudre cette difficulté, on a recours à la désignation journalière d'une gare de ravitaillement par corps d'armée.

A cette gare, les trains régimentaires, c'est-à-dire les voitures attelées, se rendent chaque jour. Elles emportent deux jours de vivres, sur lesquels se fait la distribution journalière qui a été décrite plus haut. Comme il y a deux jours de vivres, il en reste un à distribuer, pendant que l'autre se renouvelle.

Mais une difficulté peut surgir : l'inter-*ruption ou l'absence des voies ferrées. Dans ce cas les convois automobiles remplacent les trains de chemin de fer.

Autre difficulté à envisager : pour une raison ou pour une autre, le chemin de fer ou le convoi

automobile n'arrivent pas jusqu'aux troupes ; dans ce cas, on a recours aux réserves de vivres de corps d'armée ou d'armée.

Ces réserves comportent quatre jours de vivres. C'est sur elles que, dans l'hypothèse dont il s'agit, on prélève, pour distribuer aux trains régimentaires, les deux jours de vivres des régiments. Ces réserves de corps d'armée ou d'armée s'appellent convois administratifs.

Tout cela c'est le mécanisme de transmission. D'où proviennent les vivres ainsi transmis ?

Il y a d'abord de vastes entrepôts, les *stations-magasins, gigantesques manutentions *placées à des centres importants du réseau ferré. On y fabrique, chaque jour, des centaines de mille de rations de pain ; on y accumule la farine, le riz, les haricots, le café, le sucre, l'avoine, le matériel de toute sorte.

Les stations-magasins ne sont pas remplies d'avance. Elles possèdent un approvisionnement de quelques jours dès le temps de paix. A dater de la mobilisation, elles reçoivent quotidiennement des denrées de toute espèce, qu'on leur envoie de tous les coins de la France.

Ces denrées sont recueillies par des commissions de ravitaillement, sur tout le territoire national, suivant un plan préparé à l'avance.

Reste la viande, base de l'alimentation du soldat. La viande ne peut être approvisionnée qu'à l'état de troupeaux. Ces troupeaux sont *achetés sur place dans les régions riches en

bétail et réunis à quelque distance en arrière du corps d'armée, pour ne pas encombrer les troupes.

Les troupeaux peuvent ainsi se reposer avant d'être abattus, ce qui permet de fournir de la viande très saine dans les meilleures conditions. Les viandes abattues sont envoyées aux corps d'armée dans les autobus de la ville de Paris.

La consommation journalière d'un corps d'armée est de 120 bêtes.

En un mot, le soldat reçoit, par les moyens ci-dessus indiqués, les produits du sol national achetés, transformés et transportés par l'autorité militaire.

Depuis le début de la campagne, le service du ravitaillement a irréprochablement fonctionné. Nos troupes n'ont pas eu à recourir aux vivres de réserve. Elles ont été bien nourries sur les divers théâtres d'opérations.— (*Officiel.*)

Le Petit Journal, 26 *août*, 1914.

LA BATAILLE DE DEMAIN.

Le *Temps* a publié une très intéressante conférence qu'a faite, il y a deux ans, au Val-de-Grâce, le commandant Arnaud, de l'état-major du gouvernement militaire de Paris. C'est une remarquable étude des éléments de la " bataille de demain."

Cavalerie, infanterie, artillerie, génie, telles sont les quatre puissances qui entrent en jeu ;

le commandant Arnaud définit comme suit le rôle de chacune d'elles :

La cavalerie, dit le règlement, " explore, reconnaît, combat." Cavalerie d'exploration, elle est l'œil du commandement ; elle est envoyée par le chef, où il veut, quand il veut, pour rechercher les masses ennemies, reconnaître la direction de leur mouvement, essayer de pénétrer leurs projets ; elle éclaire le commandement, de concert avec le service d'espionnage, et lui permet de préparer logiquement sa manœuvre, en fonction de la situation vraie.

Cavalerie de sûreté, elle devance les colonnes amies assez loin, pour leur permettre en cas de rencontre avec l'adversaire, de prendre toutes dispositions nécessaires, sans trouble ni précipitation ; elle couvre les déploiements et cherche à refouler toute cavalerie adverse qui se montrerait trop indiscrète.

Puis, quand les contacts des gros sont pris, que les infanteries sont en présence, que la bataille commence, la cavalerie alors, faute de place sur les fronts, est obligée de disparaître. Elle s'efface sur les flancs, se retire derrière les fantassins, prête à agir au mieux des circonstances.

Arme de la surprise par excellence, grâce à la vitesse de ses chevaux, elle cherche, en masse, à intervenir brusquement sur les flancs, sur les derrières de l'adversaire, ou morcelée sur le front, se coulant dans les plis du terrain, elle épie toute occasion de bondir à l'improviste

sur l'ennemi hypnotisé par la menace de l'assaut.

* Et, quand l'adversaire à bout lâche pied, *elle se jette à corps perdu à sa poursuite, sans trêve, sans repos ; comme la meute après la bête, elle se pend à ses côtés, le harcèle et l'épuise jusqu'à complète capitulation.

L'infanterie est, par excellence, l'instrument de conquêtes.

Elle est seule capable de conserver ce qu'elle *a enlevé de haute lutte. Arme susceptible de toutes les émotions humaines, les plus violentes et les plus promptes, parce qu'elle ne comporte que l'homme, qu'elle n'a ni le cheval qui entraîne, ni le canon qui rallie, elle est d'un maniement particulièrement délicat, et suivant le chef qui la conduit, elle est susceptible des plus grands héroïsmes comme des dernières faiblesses. Reine de la bataille, elle lui imprime sa physionomie, son cachet, par son tempérament propre, son allure personnelle ; elle mène le combat, des préliminaires jusqu'à la décision finale, avec ses jambes, donc avec son cœur ; elle attaque avec son sens moral, son feu n'étant pour elle qu'un simple moyen d'avancer.

Dès les premiers contacts, quand le com- *mandement orienté a pris sa décision, l'infanterie se porte sur les objectifs qui lui sont assignés. Tant que, grâce aux couverts naturels, elle peut cheminer défilée aux coups de l'adversaire, elle conserve les formations ser-

rées, plus propres à assurer le commandement, à maintenir la cohésion ; mais dès qu'elle entre dans la zone battue par les feux, il lui faut se diluer, s'essaimer pour éviter les pertes. Elle progresse alors, homme par homme, par bonds, en rampant, chacun utilisant sa pelle, son fusil, attendant l'obscurité du soir se rapprocher davantage de la ligne ennemie.

Et cette marche d'approche, si pénible, si coûteuse, achevée, il reste encore à se jeter sur l'adversaire à la baïonnette, sous un feu d'enfer, à le chasser de sa position à coups de crosse, à s'installer à sa place.

Certes, l'infanterie a le droit d'être fière de sa part dans la bataille ; mais elle doit reconnaître que réduite à ses propres moyens, elle est dans l'impossibilité de remplir seule sa tâche, ou, y parviendrait-elle, que ce serait au prix des plus sanglants sacrifices. Elle ne peut agir qu'avec le concours du canon.

L'artillerie seconde l'infanterie. Elle brise les obstacles qui arrêteraient la marche du fantassin.

Le canon ennemi se révèle-t-il, elle ouvre immédiatement sur lui un feu violent, rapide, intense pour le réduire au silence, le détruire si possible.

Son infanterie est-elle arrêtée devant un point solidement tenu par l'adversaire ? Tout en continuant à surveiller l'artillerie ennemie réduite au silence, elle appuie l'attaque en la faisant accompagner de batteries chargées de

rompre les contre-attaques, de briser les obstacles qui auraient échappé à ses coups.

Les missions de l'artillerie sont multiples, complexes ; mais toutes elles doivent tendre vers le même but : favoriser l'attaque de l'infanterie en clouant l'adversaire la face sur le sol, en lui interdisant l'usage de son arme, tant par la menace de la mitraille que par la puissance de son effet moral, en créant devant une zone neutralisée un cheminement libre de feux.

Quant au génie, son rôle, en apparence modeste, est d'une importance considérable. Il prépare les cheminements de l'infanterie ; il brise ce que l'artillerie n'a pu atteindre ; il organise les points d'appui enlevés à l'ennemi ; il rend inattaquable ce qui vient d'être pris.

Pour conduire de telles armées, il faut un chef dont le commandant Arnaud trace ici le portrait idéal :

Physique infatigable, tempérament ardent toujours offensif, volonté inébranlable jusqu'à l'entêtement, telles sont les qualités qu'il joint à un jugement naturel droit, à une haute intelligence.

Doué d'un esprit clairvoyant pour discerner, au milieu du flot de renseignements qui lui sont apportés, le but à poursuivre, clair dans sa pensée, sobre dans son expression, il indique nettement ce but à ses subordonnés.

Et quand, en fonction des renseignements recueillis, il a pris sa décision, il en poursuit

l'exécution envers et contre tout, malgré les intempéries, les mauvais vouloirs, les jalousies, les défections, les insuccès passagers, les difficultés de toute sorte, sachant bien que la victoire dépend surtout de sa volonté personnelle, de la ténacité dont il fera preuve.

Il sait qu'avant tout, il faut être soi, savoir s'affranchir de toutes les ambiances, de toutes les influences, refuser les insinuations et conseils de tous les marchands de secrets de victoire, qu'il faut n'agir qu'avec son tempérament à soi, avec son âme, agir comme on veut ; il sait enfin que bon Français, pour ne point mentir à sa race, il doit être offensif, toujours, quand même, sans négliger naturellement aucun des principes de prévoyance et de sûreté qui président à tout acte de l'existence !

Voilà notre chef !

Supposons les armées en action. La cavalerie a fait son office de renseignements. Les troupes s'abordent. Examinons l'un des corps d'armée. Pendant les attaques d'avant-garde, l'infanterie court aux points d'appui ; elle s'étaye sur des villages, des bois, des fermes. Elle progresse de couvert en couvert, appuyée par le feu de l'artillerie.

Sous la pression de ces attaques, l'ennemi montre ses forces, son front ; le commandant de la colonne, qui a marché avec l'avant-garde et suivi les événements, se fait une opinion sur la situation ; il pèse sa détermination ; il dé-

cide de prendre pour son compte l'attaque de l'avant-garde, de l'appuyer avec son gros.

L'artillerie de corps est aussitôt appelée pour renforcer l'artillerie de l'avant-garde; elle double la colonne au trot pour arriver plus vite. Le reste de la colonne continue sa marche sur la route, à l'allure de l'infanterie; sa tête arrive bientôt sur le terrain de la lutte; ses premiers éléments, ou sont dirigés aussitôt derrière les troupes engagées pour remplacer les réserves locales déjà consommées, redonner aux attaques partielles un regain de vigueur; ou, si la nécessité de leur présence en arrière du front ne se fait pas sentir urgente, ils prolongent le front d'attaque de l'avant-garde pour menacer les flancs de l'adversaire.

Et avec le reste de sa colonne, le commandant alimente les attaques partielles, rétablit les échecs locaux, s'efforçant de garder, aussi longtemps que possible, à sa disposition personnelle, une troupe destinée soit à parer aux contre-attaques, soit à provoquer, quand la crise finale sera proche, la décision dans son secteur.

C'est ainsi que sur tout le front de l'armée la bataille fait rage! Chacun, comme s'il devait, par son action personnelle, amener le dénouement, attaque droit devant lui, sans compter.

Au centre, les troupes encadrées, sans souci de leurs flancs, donnent à plein sur leur front; aux ailes, suivant la situation tactique et

l'orientation donnée par le chef, les corps d'armée, tout en couvrant leur flanc, ou menaçant l'adversaire de l'enveloppement, attaquent avec énergie. Partout la même activité, partout la même ardeur, partout le même désir de se rapprocher, de joindre l'ennemi. Bientôt les deux adversaires sont à 50 mètres, 25 mètres, face à face ! On se fusille à bout portant ! Mais là, plus personne ne bouge, chacun reste cloué à terre derrière sa tranchée.

Et plus de réserve partielle pour donner un nouvel effort, pour pousser encore ces tirailleurs qui semblent rivés au sol ! C'est l'immobilité dans la fournaise ! On n'avance plus, on ne peut plus ! On tient l'adversaire sous la menace énervante de la baïonnette, mais on ne peut donner l'assaut ! Qui en donnera le signal ? Qui, le premier, va sortir de son abri ? Qui osera se jeter au-devant de la mort ? Qui attaquera ? Un officier ? Un soldat ? Nul ne le sait ! Maintenant, plus d'action personnelle du chef ! Devant la mort il n'y a plus que des hommes ; c'est devant elle que sortent les héros !

Un homme conduit tout cela : le chef. Il achemine ses réserves. Il a son but et ne voit que son but, consent les sacrifices nécessaires. Il est " économe " de ses troupes, et il ne les prodigue pas, mais il les dépense. Quand il amène ses réserves, la bataille reprend avec une terrible fraîcheur.

L'adversaire est rompu ! Tout son édifice est disloqué ! Il fuit, essayant encore, grâce à quelques éléments reconstitués, de ralentir la poussée du vainqueur. A la cavalerie de le harceler sans merci,—à l'artillerie de rompre toute tentative de reconstitution,—à l'infanterie, qui elle aussi veut sa part de la fête, d'attaquer encore, avec ce qu'elle n'a pas dépensé, partout où l'adversaire essaye une dernière résistance.

Car la victoire seule ne suffit pas. Il faut l'achever, la parfaire, l'exploiter. Il faut une poursuite, une chasse, comme celle que nos pères surent donner derrière les Prussiens d'Iéna—une poursuite mordante, hargneuse qui épuise, qui démoralise, qui désagrège le vaincu, qui fait d'une troupe un troupeau et de l'homme une bête,—une poursuite incessante, qui ne laisse ni halte pour manger, ni repos pour dormir, qui fait accepter la capitulation comme un bien, qui fait rendre au fuyard jusqu'à son dernier canon, son dernier étendard !

Voilà, en un résumé prophétique, la bataille de demain, telle que l'a devinée l'un des maîtres de notre tactique.

Le Figaro, 31 *août*, 1914.

LA SITUATION DES ARMÉES.

Le colonel Repington écrit au *Times :*

La chute de Namur est un de ces événements

inexplicables qui font de la guerre le jeu qu'elle est.

La position de Namur était de première importance pour le succès de la campagne des alliés. Sa possession était d'une importance capitale pour les Français, parce qu'elle reliait les lignes de la Sambre et de la Meuse et offrait une tête de pont d'où les troupes françaises pouvaient déboucher au Nord et à l'Est. Namur était défendu par des ouvrages permanents datant du même temps que ceux de Liége ; et on avait eu tout le temps de compléter ses défenses et de jeter un corps de troupes important dans la place pour renforcer la quatrième division belge qui formait la garnison régulière. Que Namur soit, dans ces circonstances, tombé en une couple de jours, comme une ville ouverte, devant une attaque allemande, devra être expliqué. Nous devons supposer que quelque chose de plus que la chute de Namur doit être arrivé pour contraindre les Français à abandonner la ligne de la Sambre et commencer un mouvement de retraite de la Belgique. Il y avait une forte armée française dans l'angle formé par la Sambre et la Meuse et à moins que cette armée n'ait subit un revers de quelque sorte, il est difficile d'expliquer la décision de faire la retraite. Une retraite de la Sambre implique presque nécessairement une retraite de la Meuse au sud de Namur et la porte ouverte à l'avance du corps d'armée allemand qui récem-

ment était sur la ligne de Marche-Bastogne. Ces corps d'armée pourront maintenant avancer par la trouée de Chimay pour donner la main à leurs amis qui passent la Sambre.

Il est trop tôt pour dire que la ligne de la Meuse au sud de Mézières doit être abandonnée, mais la perspective n'est pas favorable et le développement de la situation pendant les jours prochains devra être suivi avec une légitime anxiété.

LES ANGLAIS A MONS.

Notre petite armée se battait à Mons, pendant que ces événements malheureux se produisaient plus loin à l'Est. Dimanche elle se maintint énergiquement. Elle supporta l'attaque allemande sans fléchir, mais nous ignorons encore quelle était l'importance des forces qui assaillirent nos troupes et quel est le nombre de nos hommes mis hors de combat. Ce qui semble certain, en tout cas, c'est que notre armée, sans aucun doute, à sa grande déception, dut suivre dans ses mouvements les Français en retraite.

Un mouvement de l'espèce, en présence d'une armée assaillante, n'est pas chose facile, mais nous pouvons compter sur l'habileté de sir John French et le sangfroid de nos chefs et de leurs troupes. Nos soldats sauront se retirer, sans permettre à leurs adversaires de les inquiéter sérieusement. Ils trouveront des renforts sur leur route et nous devons supposer que toute la ligne des alliés se retirera sur des

positions, qui, comme le demandait la prudence, ont été préparées entre Lille et Maubeuge. Si, sur cette ligne, l'attaque allemande peut être repoussée, avec succès, une nouvelle offensive est encore possible. Nous devons cependant conclure de la suite des événements que nous n'avons pas estimé dans une juste mesure la force et le poids de l'attaque allemande. Nous étions stratégiquement, dès le début des opérations, sur la défensive. La question est de savoir si, au point de vue tactique, nous le sommes aussi.

L'OFFENSIVE RUSSE.

* Les Russes sont, quoi qu'on en dise, dans la Prusse orientale. Ils ont déjà 27 corps d'armée en campagne, en auront bientôt 35, sans compter de nombreux Cosaques et d'imposantes troupes de milice (militia). Du Caucase et de la Sibérie se dirigent des forces considérables qui, éventuellement pourront se constituer en neuf armées, chacune de quatre corps. Le plan allemand est d'en finir avec nous à l'ouest par un coup qui nous annihile et de se retourner ensuite vers l'Est pour écarter le danger russe menaçant. C'est notre devoir de nous pénétrer *du rôle que nous avons à jouer dans le plan stratégique général et d'avoir toujours en vue la fin dernière pour laquelle nous luttons.

Le Journal.

LE COMBAT NAVAL D'HELIGOLAND

Voici le communiqué officiel anglais sur le combat naval livré vendredi matin devant Heligoland, entre les Anglais et les Allemands, et qui s'est terminé par un grave échec de *ceux-ci : deux croiseurs et deux contre-torpilleurs coulés, un troisième croiseur en feu :

Ce matin (vendredi) une opération concertée de quelque importance a été tentée contre les Allemands dans la baie d'Heligoland.

De grosses forces de destroyers appuyées par des croiseurs légers et des croiseurs de combat, *opérant en liaison avec des sous-marins, ont arrêté et attaqué les contre-torpilleurs et croiseurs allemands gardant les approches de la flotte allemande.

Suivant l'information qu'a reçue jusqu'ici l'Amirauté, l'opération a été heureuse et fructueuse.

Les destroyers anglais ont été fortement engagés avec les destroyers de l'ennemi. Tous les destroyers anglais sont à flot et reviennent en bon ordre.

Deux destroyers de l'ennemi ont été coulés et beaucoup sont endommagés.

Les croiseurs ennemis ont été attaqués par les croiseurs et croiseurs de bataille anglais. La première escadre de croiseurs légers à coulé *le " Mainz," n'éprouvant qu'un mince dommage. La première escadre de croiseurs de bataille a coulé un croiseur type " Koln " ; un

autre disparut dans le brouillard, il était en feu et prêt à couler. Tous les croiseurs allemands qui ont pris part à l'action sont hors de combat.

L'escadre des croiseurs de bataille, bien qu'attaquée par des sous-marins et au moyen de mines flottantes, s'en sortit avec succès et sans dommage. L'escadre légère n'a pas eu d'accidents. Le croiseur de flottille " Ame-
*thyst " et le destroyer " Laerte " ont des avaries. Aucun autre navire n'a reçu d'avarie sérieuse. Les pertes anglaises en fait de vies humaines n'ont pas été lourdes.

Les officiers qui commandaient cette opéra-
*tion bien menée étaient les contre-amiraux Beatty, Moore et Christian et les commodores Keyes, Tyrwhitt et Goodenough.

Le " Mainz " et le " Koln " sont deux croiseurs semblables de 4,500 tonnes, lancés en
*1909 et 1910. Ils ont donné à leurs essais plus de 26 nœuds de vitesse et sont armés de 12 canons de 105^{mm}. Leur effectif comprend 13 officiers et 348 hommes d'équipage.

On ne donne pas de détails sur les deux contre-torpilleurs coulés ni sur le croiseur
*en avarie.

Un croiseur anglais ayant pris part à l'attaque a signalé qu'il a à son bord 9 officiers et 81 marins allemands.

Voici, dès lors, le tableau que l'on peut dresser des pertes sur mer subies par les Allemands depuis le début de la guerre :

*" Gœben," croiseur cuirassé ...	23,000	tonnes
" Breslau," croiseur léger	4,550	—
" Magdeburg," croiseur léger ...	4,500	—
" Mainz," croiseur léger	4,350	—
" Koln," croiseur léger	4,350	—
Trois contre-torpilleurs	1,200	—
" U-15," sous-marins	450	—
*" Kœnigin-Luise," mouille-mines	2,163	—

Dans cette liste ne figurent pas les paquebots armés en croiseurs, qui ont été détruits ou immobilisés. Ce sont :

Le " Kaiser-Wilhelm-der-Grosse," de 14,350 tonnes, coulé sous le feu du " Highflyer " ; le " Blücher," de 12,334 tonnes, désarmé au Brésil, et le " Kronprinz-Wilhelm," de 15,000 tonnes, capturé par le croiseur-cuirassé anglais " Essex."

Presque tous les paquebots allemands susceptibles d'être transformés en navires de guerre sont ou pris ou immobilisés : le " Kronprinzessin-Cecilie " et le " Prinz-Adalbert " ont été ramenés à Falmouth ; le " Vaterland," le " Kaiser-Wilhelm-II." et le " George-Washington " sont à New-York, d'où ils ne sortiront plus sous pavillon allemand tant que durera la guerre.

LA DESTRUCTION DU " KAISER-WILHELM."

Le croiseur auxiliaire " Kaiser-Wilhelm " avait atteint et détruit deux navires de commerce anglais avant d'être coulé lui-même par le croiseur anglais " Highflyer." Les équip-

ages de ces bateaux marchands avaient été conduits par le navire allemand sur la côté du Rio-del-Oro, où ils demeurèrent jusqu'au 26 août.

Ce jour-là, le " Kaiser-Wilhelm " était en train de faire du charbon que lui fournissaient cinq vapeurs-charbonniers allemands, lorsque survint le " Highflyer," qui les canonna aussitôt.

L'un de ces charbonniers, " l'Arucas," put s'échapper et gagner les îles Canaries. Son capitaine dit qu'il a vu le " Kaiser-Wilhelm-der-Grosse " s'enfoncer. Il suppose que les autres charbonniers ont dû être coulés ou capturés par les Anglais.

L'ŒUVRE DES MINES.

Trois vapeurs scandinaves viennent de sauter dans la mer du Nord sur des mines flottantes. Toute la navigation danoise sur l'Angleterre est arrêtée en raison du danger causé par les mines.

Le Figaro, 30 *août*, 1914.

LES EXPLOITS DE PÉGOUD.

Au ministère de la Guerre, où il venait de recevoir les félicitations de M. Messimy, pour un admirable raid, accompli sous la mitraille, au-dessus de l'armée allemande, avec son passager l'artilleur Monternier, Pégoud, le populaire Pégoud, a fait à un rédacteur du *Daily*

Mail le récit de son extraordinaire et danger-
*euse randonnée aérienne.

C'est sur un aéroplane de 80 chevaux, que le courageux aviateur et son ami Montèrnier exécutèrent, en deux fois, durant les journées de mardi et de mercredi, un vol de 180 lieues, faisant ainsi des observations extrêmement précises et du plus haut intérêt, et lançant sur l'ennemi bombes, grenades, obus, du plus grand effet.

Pilote et observateur effectuèrent à la lettre le programme qu'on leur avait prescrit, mais au prix de quels dangers, surtout quand l'on saura que l'appareil sur lequel ils avaient pris place ne portait pas le moindre blindage, et était des plus lourds, puisqu'il emportait, outre les engins destructeurs, 360 kilos de charge utile, plus de 4 heures d'essence et d'huile et des carabines.

Quand le raid fut terminé, l'aéroplane, revenu à son point de départ, sur la frontière française, avait eu ses ailes et son fuselage
*criblés de 97 balles, tandis que deux éclats d'obus s'étaient logés, l'un dans le stabilisateur, l'autre sous le palonnier !...

Pégoud et Montermier ont traversé le Rhin, et là, ils ont fait sauter deux convois allemands.

* Pégoud est venu à Paris prendre livraison d'un aéroplane neuf ; dans quelques jours, il aura rejoint son poste.

Le Petit Journal, 22 *août*, 1914.

LE COMBAT ENTRE LA FLOTTE ANGLAISE ET DES SOUS-MARINS ALLEMANDS.

(De notre correspondant particulier.)

Londres, 12 *août.*

Le journal écossais *Scotsman* publie le récit du combat qui eut lieu dimanche entre des sous-marins allemands et la flotte anglaise.

Les Anglais virent s'avancer au-dessus de l'eau les périscopes d'un certain nombre de sous-marins. L'escadre visée manœuvra froidement et, quand un sous-marin entra dans la *zone dangereuse, un croiseur anglais marchant à toute vitesse envoya un obus qui détruisit le périscope de l'allemand.

Le sous-marin ainsi aveuglé devenait un danger pour ses compagnons, qui s'éloignèrent. Le croiseur anglais attendit que le sous-marin atteint se montrât à la surface, et à peine *l'avait-il effleurée qu'un seul obus suffit à *déchirer sa coque et à l'envoyer au fond.—*F.*

LE PREMIER OFFICIER DÉCORÉ POUR FAIT DE GUERRE A RENDU VISITE A SA FAMILLE.

Châlons-sur-Marne, 21 *août.*

Le lieutenant Bruyant, qui, le premier, au *début de la campagne, a eu l'honneur de conquérir la croix pour avoir mis en déroute trente

uhlans, alors qu'il commandait une patrouille de sept dragons, vient d'arriver à Damyer (Marne), chez ses parents, afin de prendre quelques jours de repos. Ce brillant officier, dont le père est instituteur à Boursault, a reçu de ses concitoyens l'accueil le plus enthousiaste. La nouvelle de son retour s'était propagée dans tous les villages environnants et, de partout, on était accouru pour l'acclamer. Mais comme *on lui demandait s'il allait séjourner longtemps *auprès des siens, le lieutenant Bruyant a répondu : " J'ai obtenu une permission de quelques jours pour embrasser les miens et leur montrer ma croix d'honneur. Je ne vais pas tarder à rejoindre mes camarades."

UNE BATAILLE ENTRE PRISONNIERS.

Charolles, 21 *août*.

Un général et 800 soldats allemands faits prisonniers par les Français étaient amenés à Paray-le-Monial, en attendant leur transfèrement au camp d'Avor et logés pendant leur séjour dans cette ville aux halles municipales. Comme il se trouvait des Alsaciens parmi ces soldats allemands, une discussion s'engagea entre les deux partis et une bataille s'ensuivit dans laquelle plusieurs d'entre eux furent *blessés très grièvement.

UNE PROPHÉTIE DU GÉNÉRAL NOGI.

Un écrivain militaire très apprécié en Italie, M. Lorenzo d'Adda, rapporte dans la *Gazette del Popolo* de Turin une très curieuse prophétie faite par le général Nogi, lors du siège de Port-Arthur.

Le célèbre chef japonais, conversant avec des officiers et des correspondants étrangers, avait tenu, paraît-il, à peu près textuellement ce langage :

" Je crois que l'univers assistera encore à deux grandes guerres également terribles. La première, qui aura l'Europe pour champ d'opérations, résoudra le conflit franco-allemand et la rivalité anglo-allemande. La France et l'Allemagne joueront cette partie décisive dans les plaines belges, fort probablement près de Waterloo, l'unique lieu susceptible de permettre le déploiement des formidables masses qui s'entre-choqueront. La frontière de la France et de l'Allemagne, telle qu'elle existe actuellement, est trop hérissée de fortifications pour que les deux peuples ennemis puissent la franchir.

" Le résultat de cette guerre ne me paraît pas douteux : les Français battront les Allemands sur terre et les Anglais infligeront à ces derniers une défaite maritime. Cette guerre sera la dernière lutte à main armée qui se produira en Europe. Les Etats civilisés sortiront

de cette crise tellement épuisés et effrayés qu'ils ne songeront plus qu'à constituer une sorte de coalition pour éviter à l'avenir tout événement de ce genre.

" J'ai prédit deux guerres. Voilà la première. Quant à l'autre, elle mettra aux prises le Japon et les Etats-Unis dans l'océan Pacifique, et j'ajoute que c'est le Japon qui triomphera.

L'Echo de Paris, août 13, 1914.

LA PERTE DU SOUS-MARIN ALLEMAND.

On sait que, lundi dernier, le sous-marin allemand " U-15 " a été coulé par la division de croiseurs anglais qu'il était allé attaquer. On cache toujours soigneusement, l'endroit où cette attaque s'est produite, mais on a cependant sur elle quelques détails que voici :

La flottille sous-marine allemande s'approchait du croiseur anglais en naviguant en immersion, avec seulement ses périscopes visibles. Quand le premier sous-marin se trouva à la distanee dangereuse, il reçut une grêle de projectiles dont l'un brisa le périscope.

Le sous-marin, ainsi rendu aveugle, remonta à la surface. Une nouvelle décharge de projectiles le fit couler comme une pierre.

Le Figaro, 13 *août*, 1914.

TÉLÉGRAMMES DE GEORGE V. ET D'ALBERT 1er.

Le roi George V. a envoyé au roi des Belges le télégramme suivant :

Je vous félicite de la façon splendide dont votre armée défend son pays et principalement de la bravoure manifestée au cours des attaques répétées contre Liége. Vous devez vraiment être fier de vos braves troupes.

GEORGE R. I.

Le roi Albert a répondu :

Profondément touché de vos chaleureuses félicitations, je vous remercie de tout mon cœur et je vous exprime la reconnaissance sincère de l'armée et de la nation belge.

L'Echo de Paris, 13 *août*, 1914.

UNE CHANCE EXTRAORDINAIRE.

Un jeune soldat—appartenant à un bataillon universitaire et fils d'un avocat bruxellois—a fait, avec un admirable entrain, le coup de feu devant Liége.

Avec quelques camarades et un lieutenant ils défendirent un pont. Ils étaient 15 contre deux cents ! Couchés derrière les piliers de pierre, ils visaient et abattaient leurs ennemis. Mais ceux-ci revenaient en forces telles que le lieutenant fut obligé de renoncer à la défense et cria : " Mes amis, il n'y a plus rien à faire ! Tâchez de vous défiler."

100531

Les quinze soldats prirent la fuite et l'" universitaire " se réfugia dans la maison d'un houilleur où on lui fit endosser des vêtements de travail et l'on cacha son uniforme et son fusil. Les braves gens, heureux d'avoir sauvé la vie à ce vaillant soldat le réconfortèrent et le gardèrent chez eux pendant plusieurs jours.

Mais le jeune homme ne voulait pas rester inactif. Il se hasarda dans Liége puis parvint à s'enfuir de la ville.

* Il enfourcha une bicyclette et, à toute allure, fila à travers les lignes ennemies. Y avait-il parmi les Allemands du relâchement ou du découragement, toujours est-il qu'il parvint à passer sans avoir essuyé un seul coup de feu.

*Le soldat n'avait sur lui qu'un papier : un port d'armes.

Près de Seraing, il fut arrêté par des uhlans ; on l'obligea à porter des sacs vers une ambulance allemande puis on le laissa partir. Près de Huy, il fut arrêté par une patrouille belge. Celle-ci le prit pour un espion. On examina son port d'armes et on constata que le signalement ne correspondait pas... On parlait de le fusiller ! Le jeune homme demanda à parler au bourgmestre de Huy qui connaissait, disait-il, son père. On accéda à sa demande et il fut conduit auprès de M. Chainaye, bourgmestre. Celui-ci le reconnut et lui fit prendre des forces, le jeune soldat commençant à subir les dures atteintes de la fatigue.

Deux des compagnons de cet évadé étaient également parvenus à arriver à Huy. Tous trois furent envoyés à Namur et de là sur Bruxelles.

Les jeunes gens ont embrassé leurs parents, sont partis pour Lierre où ils vont endosser un nouvel uniforme.

Demain ils auront repris place parmi les combattants !

L'Etoile Belge, 17 *août,* 1914.

M. MILLERAND A LORD KITCHENER

7 *Septembre.*

Monsieur le Ministre et Cher Collègue,— Je suis heureux de vous transmettre le télégramme suivant que le Général Joffre me prie de vous faire parvenir :

Le Commandant-en-Chef des Armées Françaises exprime à Lord Kitchener ses chaleureux remercîments pour l'appui constant donné a nos Armées par les Forces Britanniques pendant tout le cours des opérations. En ce moment même cet appui est des plus précieux et se manifeste d'une façon très énergique dans l'action actuellement engagée contre l'aile droite Allemande. J'en exprime toute ma reconnaissance au Maréchal French, qui a toujours apporté à nos Armées la collaboration la plus effective.

Permettez-moi de joindre au nom du Gouvernement l'expression de ma gratitude à celle du Général-en-Chef.

LORD KITCHENER A M. MILLERAND

8 *Septembre.*

Monsieur le Ministre et Cher Collègue,— Veuillez recevoir et transmettre au Général Joffre mes remercîments bien sincères du *télégramme que vous avez eu la bonté de m'adresser.

Je vous prie de croire, et de faire dire au Général Joffre, combien l'Armée Anglaise est contente de se trouver en collaboration avec l'Armée Française, et combien nous sommes fiers de la digne tâche de leur porter l'appui dont vous parlez si généreusement et sur lequel vous pouvez toujours compter avec pleine confiance.

KITCHENER.

APPENDIX

NOTES ON IDIOMATIC EXPRESSIONS.

P. 1.—

où serpentent partis pris, in which countless preconceived ideas are to be found.

NOTE :—

serpenter, to meander, wind, twine.

de parti pris, deliberately.

C'est un parti pris, it is a foregone conclusion, a fixed determination.

que mènent les historiens . . . Note the "inversion," so common in modern French.

chemin faisant, by the way, on the way.

dans le chapitre de Valmy.

In the chapter dealing with the battle of Valmy, where in 1792 the French Revolutionary Army checked the invading army of Prussians and Austrians, and taught the world that France was still a nation, and its army was still a force to be considered.

P. 2.—

Vergniaud (1753-1793), a famous French orator at the time of the Revolution. From the very first moment that he ascended the tribune and spoke in the National Legislative Assembly it was felt that a new power had arisen in France.

Mulhouse, an important town in Alsace where the French won a marked success in the early days of the "Great War."

La défense ne va pas à la France, defence does not become France; acting on the defensive does not suit the French:

un engagé, an enlisted soldier.

s'engager, to enlist.

réformer un soldat, to discharge a soldier.

un officier, to put an officer on half-pay.

P. 3.—

sur le quai d'une gare de banlieue, on the platform of a suburban station.

par ces brûlantes journées, throughout these broiling days. (Note this use of **par** and *cp.*, **par un beau jour.**)

faire la moisson, to cut the corn, gather in the harvest.

coupe . . . pansements, is cutting up linen for bandages. (le pansement, dressing.)

le canon de leur fusil, the barrel of their gun.

P. 4.—

vous allez prendre du mal, you will contract an illness; you will fall ill.

les gentilles ouvrières . . . sont à la hauteur, are pre-eminent.

cp. **être à la hauteur de quelqu'un,** to be a match for anyone.

cp. **être à la hauteur du siècle,** to keep pace with the age.

au pas de course, on the run.

P. 5.—

se fit sauter la cervelle, blew out his brains.

encore une fois, once again.

tripliciste, in favour of the Triple Alliance between Germany, Austria and Italy.

P. 6.—

d'autre part, on the other hand.

grâce à, thanks to.

me lie étroitement à, binds me closely to.

je déploie . . . toute mon influence, I put forth all my influence.

cp. déployer toute son éloquence.

s'entendre ouvertement et pacifiquement, to come to an open and peaceful understanding.

actuellement, at this very time, now. (*cp.* the adj. actuel=present).

P. 7.—

faire tout le possible . . . trop loin, to do your utmost to prevent your ally from going too far.

cp. **je ferai tout mon possible,** I shall do whatever lies in my power.

comme . . . comme. Note these two uses and meanings of **comme.** The first **comme** is an adverb and means **so much as** (to consider), the second is a conjunction meaning **since.**

ne valent rien, are valueless.

cp. cela ne vaut rien.

P. 8.—

il y a cinq jours environ, about 5 days ago.

Note this use of **il y a** (=ago) in time phrases *(cp.* **réformé il y a trois ans**).

P. 9.—

sinon impossible, if not impossible.

donner son parole, to give one's word.

P. 10.—

conjurer, to ward off, avert.

qui aurait pu attendre, which could have awaited.

au lit de mort, on the death bed.

P. 11.—

en quelque sorte, in some way or other.

P. 12.—

quoi qu'il arrive, whatever happens.

Note the difference in meaning between **quoi que** (two words), whatever, and **quoique** (one word), although.

Both take the subjunctive after them.

faire honneur à, to do credit to, to honour, to meet

cp. **faire honneur à ses affaires,** to meet one's engagements.

de nature à, calculated to.

pour ainsi dire, so to speak.

P. 13.—

de minute en minute, from minute to minute.

cp. **de fleur en fleur, de jour en jour.**

l'orientation de son opinion, the fixing and determining of her opinion; the turning of her opinion into the right channels.

se rendre compte de, to get a clear idea of.

Je viens de parcourir nos provinces, I have just travelled through our provinces.

Note—**venir** de=to have just.

ne . . . nulle part, nowhere.

d'un sens si rassis, of a judgment so calm.

rassis, cool, staid, sober-minded.

Note.—**du pain rassis,** stale bread.

de sens rassis, with sound judgment, dispassionate.

quant au fond des choses, as for the essence of things.

quant à=as regards.

à peu près, almost.

P. 14.—

il s'agit, it is a question.

cp. il s'agit de votri vie.

de quoi s'agit-il ?

lors de, at the time of.

P. 15.—

à l'écart, aside, by one's self, in solitude.

P. 16.—

un terrain de transaction, a ground for compromise. for negociations.

non plus, either. *cp.* **ni moi non plus.**

porter atteinte à, to injure, impair.

le noeud du débat, the knotty point of the discussion, the crux of the wrangle.

cela nous donne voix au chapitre, that gives us an interest in the matter.

valoir mieux, to be better.

P. 17.—

si les dés . . . volonté, if the die is cast contrary to our wish.

le dé, die (for playing).

le dé en est jeté, the die is cast.

un jour ou l'autre, some day or other.

cela se comprend, that can be understood ; that is easily understood.

du manque d'approvisionnements, from lack of supplies.

par la polémique parlementaire, by the parliamentary controversy.

la loi . . . nos cadres, the 3 years' law has filled our ranks.

P. 18.—

à la veille d'une belle récolte, on the eve of a fine harvest.

à la Chambre des Communes, at the House of Commons.

P. 19.—

abaisser l'escompte de la Banque, to lower the Bank rate.

les payements en espèces, cash payments.

l'étalon d'or, the gold standard.

émettre des billets, to put notes into circulation, to issue notes.

P. 20.—

le nerf de la guerre, the sinews of war.

faire une démarche, to take a step, to make an application.

P. 21.—

riverain de la mer du Nord, here means, the country bordering on the North Sea.

les préparatifs . . . allure, the military preparations are being pushed forward with all speed.

ce cliquetis d'armes, this clashing of arms,

P. 22.—

de plus en plus, more and more.

était à deux doigts de, was on the brink of.

la presse . . . sa déconvenue, the pan-German press did not hide its discomfiture.

P. 23.—

La France . . . de pareil, France, up to now, had done nothing similar.

cp. **Je n'ai rien vu de pareil,** I never saw the like.

Elle se bornera à riposter, she will content herself with retaliating (replying).

quelles qu'elles soient, whatever they may be.

au dépourvu, unawares.

la camarilla, clique, cabal.

P. 24.—

le sort en est jeté, the die is cast.

P. 25.—

qui a tenu à aller passer, who was anxious to spend.

cp. **je tiens à le faire,** I am anxious to do it.

faire la route, to travel.

Tout le monde est sur le seuil des portes, Everybody is on the doorstep.

P. 26.—

regarder fixement, to stare.

Ils sont . . . nouvelles, they are all very anxious for news.

terrain accidenté, hilly, uneven, ground.

laisser à desirer, to leave room for improvement.

faire l'aveu de, to confess, admit.

sans enlever leurs chaussures, without taking off their boots.

P. 27.—

originaire, native of.

cp. **Il est originaire de France.**

souhaiter le bonsoir à quelqu'un, to wish anyone good evening.

faire noir, to get dark, to be dark. *cp.* **faire chaud, faire froid.**

entamer la conversation, to broach, open up a conversation.

en espions, as spies.

P. 28.—

par n'importe quelle armée, by any army whatsoever.

je me suis tu, I was silent (se taire, to be silent).

en plein fonctionnement, in full operation.

P. 29.—

maintes fois, many a time.

cp. maint homme.

être d'accord, to agree, to be agreed.

en berne, awaft.

faire le service (de), to perform the duty (of).

P. 30.—

lignards, soldiers of the line.

une pochette de mica, in a case of mica (Muscovy glass).

qui je n'ai garde de divulguer, which I am unable to divulge.

cp. **n'avoir garde de faire une chose,** to be far from doing a thing, not to be fool enough to do a thing.

Translate.—Il n'a garde de venir.

Il n'a garde d'y aller.

P. 31.—

qui se sont sauvés, who fled, made off, escaped.

P. 32.—

d'après un témoin oculaire, according to an eye witness.

P. 33.—

des officiers de l'état-major, officers of the general staff.

leurs revolvers d'ordonnance, regulation revolvers.

faucher les soldats, to mow down the soldiers.

P. 34.—

de même, the same.

au contraire, quite the contrary.

P. 35.—

des congolais en congé, some Belgium soldiers from the Congo on furlough (on leave).

comme tireurs, as shots, marksmen.

P. 36.—

aux prises, at close quarters.

les armateurs, shipowners.

à peu près en face de, nearly opposite.

P. 37.—

mouillés dans le port, moored (anchored), in the port.

heurter une mine, to strike a mine.

P. 38.—

le mouille-mines, the mine-layer.

ses antennes . . . télégramme hertzien, his antennae (have picked up (=intercepted) a Hertzian telegram =wireless message).

antennae=A combination of wires supported in the air for directly transmitting electric waves into space or receiving them therefrom.

The German physicist Heinrich Hertz was one of the first to investigate the electric waves used for the transmission of messages through space, but the French physicist Branby was the initiator of practical wireless telegraphy by the invention of his radio-conductors.

P. 39.—

des actions d'éclat, splendid achievements, brilliant actions.

il convient de recueiller, it is fitting to collect.

pour ainsi dire, so to speak.

Cela se passait hier. This took place (happened) yesterday.

P. 40.—

Qu'ils sortent du rang, Let them fall out!

je vais les tirer au sort, I am going to draw lots for them.

P. 41.—

tout à l'heure, presently, by and by.

le corps anglais de débarquement, the English expeditionary force.

qui apportent leur concours, who bring their co-operation.

P. 42.—

s'est illustré, won fame.

l'intendance, the commissariat.

on avait eu soin . . . en anglais, care had been taken to post up notices drawn up in English at all the crossings.

P. 43.—

Nous sommes en mesure (de), we are in a position (to).

assister à, to be present at.

P. 44.—

Ils se préviennent les uns les autres, they warn each other.

grosse artillerie de campagne, heavy field artillery.

Note also—artillerie legère.

artillerie de siège.

poursuivre quelqu'un la baionnette (or l'épée) **dans les reins,** to pursue anyone very closely.

P. 45.—

parvint à se sauver, succeeded in escaping.

Note—parvenir à.

Dans l'autre sens, in the other direction.

Collect the various meanings of **sens** and illustrate by sentences.

à deux reprises, twice.

cp. à plusieurs reprises.

leur effectif (military), effective force, strength.

obusier, howitzer (artillery).

P. 46.—

être à l'abri de, to be sheltered from.

avoir lieu, to take place.

le génie belge fait sauter, the Belgian engineers blow up.

Note—**le corps du genie,** the engineers.

faire sauter la banque, to break the bank.

avait . . . drapeau blanc, had caused the white flag to be hoisted.

P. 47.—

comme suite à, as a consequence of.

P. 48.—

à propos, opportune, a fitting time.

d'urgence, urgently, immediately.

dès lors, from that time, since then.

faire la remise de, to hand over, surrender.

mettre une personne en rapport avec un autre, to bring a person into contact (touch) with another, to bring two persons together.

P. 49.—

les laisser-passer, the permits.

une dizaine, about ten.

essuyé des coups de feu tiré par des civils, suffered from shots fired by civilians.

cp. Sans avoir essuyé un seul coup de feu.

Note also—essuyer une tempête.

essuyer des pertes.

faire un coup d'éclat, to make a striking example.

le droit des gens, the law of nations.

P. 50.—

hormis, except, save.

vaquer à ses occupations (affaires), to attend to one's business.

une charrette de déménagement, a furniture van.

le déménagement. household removal.

P. 51.—

une retraite éventuelle, a possible retreat.

creuser des tranchées, to dig trenches.

la Croix de Genève, the Geneva Cross—a red Greek cross on a white ground and adopted by the Red Cross Society which is a Society for the succour of the sick and wounded in war, formed in accordance with the International Convention, signed at Geneva in 1864, the members wearing the Geneva Cross as a sign of neutrality.

P. 52.—

arborer des drapeaux blancs, to hoist white flags.

P. 53.—

la traduction . . . sténographique, the literal translation of the shorthand report.

il ne fait que se défendre, it does nothing but defend itself.

mettre le feu à la maison, set the house on fire.

P. 54.—

d'ailleurs, besides.

Rien du tout, nothing at all.

être au courant, to be aware of, to be in the know.

il eût . . . Allemagne, one word from Germany would have been sufficient.

cp. **suffit ! cela suffit !** enough ! no more !

il suffit (de), it is sufficient (to).

P. 55.—

brusquer la rupture, to hasten the rupture.

cp. **brusquer une chose,** to do a thing in haste.

l'aventure, to decide at once.

il brusque tout le mondé, he is abrupt with everybody.

des avions tireurs de bombés, bomb-throwing aeroplanes.

le pays rhénan, the Rhine country.

P. 56.—

avoir le toupet, to have the cheek, impudence.

Note—**Quel toupet !** what impudence !

articuler le moindre grief, utter the slightest complaint.

P. 57.—

s'en tirer, to pull through, to manage it.

P. 58.—

réquisitoire, (1) a judicial address, speech for the Crown ; (2) address.

à notre sens, in our opinion.

d'autant plus . . . que, all the more . . . as

P. 59.—

mais qu'importe ! but what of that !

Note—**qu'importe ?** what does it matter ?

n'importe, no matter, never mind.

P. 60.—

le machiavélisme, machiavellism, *i.e.*, the political doctrines and principles taught by Machiavelli (1469-1527) in his book, "Del Principe" ; the justification of the means by the end ; the maintenance of power unrestrained by morals. Machiavelli was an Italian prominent at the time of the Renaissance.

faire preuve de, to show, display, give proof of

à les en croire, if they are to be believed.

P. 61.—

une chambre novice, a new, inexperienced House.

d'aventure, perchance, may be.

faire des façons, to stand on ceremony, to make a fuss.

cp. pourquoi faites-vous tant de façons ?

P. 62.—

fouler aux pieds, to trample under foot.

P. 63.—

maintenir quelqu'un le bec dans l'eau, to keep in suspense.

un coup de maître, a master stroke.

P. 64.—

mettre en déroute, to rout.

La route est pleine de monde, the road is full of people.

à vélo, on bicycles.

en carriole, in waggonettes.

bien entendu, be it understood ; of course.

l'Assomption, the Roman Catholic Feast of the Assumption, celebrated on the 15th August, commemorating the taking up into Heaven of the Virgin Mary in body and soul.

sous un linceul de chaux vive, under a shroud of quick lime.

P. 65.—

de ci de là, here and there.

en clochant très fort, limping very badly.

l'une des jambes de devant, one of its forelegs.

menacer ruine, to totter, to be on the point of falling.

au-delà de la place, beyond the square.

P. 66.—

aquarelliste, a painter in water colours.

qui tint une place marquée, who holds a recognised position.

clopin-clopant, hobbling along.

P. 67.—

les pêcheurs à la ligne, anglers.

taquiner, *lit,* to tease, torment.

canarder (1) to shoot from under cover ; (2) to hoax.

restèrent sur le terrain, were killed.

le bruit courait, rumour spread.

cp. **il court un bruit.**

il s'est répandu un bruit.

P. 68.—

qui sont quelque peu Marseillais, who partake, to some extent, of the character of the Marseillese (remarkable for their love of independence and ardent patriotism).

du remblai du chemin de fer, from the railway embankment.

P. 69.—

combats d'éclaireurs, fights between scouts, advance guard actions.

éclaireur, (military), scout.

aller en éclaireur, to scout.

mettre en règle, to put in order.

Bien nous en prend, it was lucky for us we did.

Give the French for—lucky for him he did.

P. 70.—

songeant aux nôtres, thinking of our people.

les nôtres, our relations, our friends.

songer à, to think of (*cp.* penser à).

Une vingtaine, about twenty.

cp. **une dizaine, une douzaine, une centaine but un millier.**

sains et saufs, safe and sound.

un industriel gantois, a glove manufacturer.

en villégiature, staying in the country.

on les croirait à la fete, one would have thought they were merry-making.

souhaiter bonne chance, to wish good luck.

P. 71.—

quelques balles égarées, some stray bullets.

un feu nourri, a galling, well-sustained fire.

P. 72.—

joncher le sol, to strew the ground.

P. 73.—

sauter à pieds joints, to jump upon.

souliers de fantaisie, fancy shoes.

Learn—**souliers ferrés,** hob-nailed shoes.

Dès le depart, from the very start.

coupent la respiration, make it difficult for them to breathe.

cp. **avoir la respiration coupée,** to be unable to get one's breath.

suivre la cadence, to keep time.

P. 74.—

chef d'orchestre, musical-director.

airs à la mode, popular songs.

des airs qui . . . manèges, tunes that can be heard (= popular) in every riding-school.

d'ordinaire, usually.

P. 75.—

d'un coup, at one swoop, at one draft.

en wagon restaurant, in a dining-car.

sans ralentir leur marche, without slackening their pace.

P. 76.—

Les soldats sont débrouillards, soldiers can easily get over difficulties (**savent se débrouiller**).

Note the verb—débrouiller, **débrouiller des papiers** to put papers in order, **Les affaires se debrouilleront,** things will clear up.

améliorer leur ordinaire, to improve their daily fare.

prêt (military), advance pay.

il hoche la tête, he shakes his head.

faction, sentry, watch.

Note—**être en faction, faire faction,** to be on duty.
entrer en faction, to go on duty.
relever de faction, to relieve sentry.

il les fait aligner, he made them line up.

et malheur à celui que réclame, and woe to him who protests, grumbles.

P. 77.—

un jour de vivres, one day's food, supply.

C'est le coup de fouet . . . entraîne, it is the whip (lash) which quickens and hurries them along.

P 78.—

en outre, besides, moreover.

changer de place, to shift one's quarters.

Note—**changer d'avis,** to change one's mind.

changer de chemise, to change one's shirt.

le voie ferré, (le chemin de fer,) the railway, *lit.*, iron road.

P. 79.—

manutention (military), bakehouse.

réseau ferré, railway system.

sur place, on the spot.

ci-dessus, above.

P. 80.—

par les moyens ci-dessus indiqués, by the above-mentioned means.

une conférence, a lecture (**la lecture,** reading).

entrer en jeu, to come into play.

P. 81.—

en fonction de, acting from.

les contacts des gros, the contact of the main forces.

au mieux des circonstances, as circumstances require.

à l'improviste, unexpectedly.

P. 82.—

lâcher pied, to waver, turn tail, retreat.

à corps perdu, headlong, desperately.

de haute lutte, by main force.

cp. de bonne lutte, by fair play.

le commendement orienté, the rightly directed comment.

orienter—(1) to give the right direction to; (2) to trim (sails).

s'orienter—(1) to ascertain one's position; (2) to find one's way.

P. 83.—

sous un fer d'enfer, under a scorching, scathing, fire.

à coups de crosse, with blows from the butt-end.

P. 84.—

tant . . . que, as much . . . as.

P. 85.—

quand même, in spite of everything, through thick and thin.

P. 86.—

à l'allure de, at the pace of.

parer à, to guard against.

donner (military), to be engaged, to be in action.

P. 87.—

à bout portant, point blank.

personne ne bouge, nobody stirs.

cloué à terre, rivetted to the ground.

cp. **rivé au sol.**

P. 88.—

ralentir la poussée, to slacken the onrush.

P. 90.—

donner la main à, to give a helping hand to.

mettre hors de combat, to put out of action.

P. 91.—

quoi qu'on en dise, whatever one may say.

nous pénétrer du rôle, to impress our minds with the role.

P. 92.—

contre, torpilleur, (torpedo-boat) destroyer.

opérant en liaison avec, working in conjunction with.

un mince dommage, a slight damage.

P. 93.—

ont des avaries, are damaged.

les contre-amiraux, the rear-admirals.

à leurs essais, at their trials.

en avarie, damaged.

P. 94.—

croiseur cuirassé, armoured cruiser.

mouille-mines, mine sower.

P. 95.—

était en train de faire du charbon, was preparing to coal.

sous la mitraille, under a fire of grape shot.

P. 96.—

randonnée aérienne, aerial flight.

cribler de, to riddle with.

prendre livraison (de), to receive (goods).

la livraison, delivery (of goods).

P. 97.—

de notre correspondant particulier, from our own correspondent.

Note the meaning of particulier=(private).

cp. leçons particulières.

marchant à toute vitesse, going at full speed.

effleurer, to skim the surface.

sa coque, its hull.

envoyer au fond, to send to the bottom.

conquérir la croix, to win the V.C.

la croix=medaille militaire, instituted in 1852.

P. 98.—

séjoûrner auprès des siens, to stay with his people, his parents.

être blessé grièvement, to be severely wounded.

P. 99.—

assister à, to witness.

herissée de, bristling with, thick with, full of.

à main armée, by the mailed fist, by armed force.

P. 100.—

mettre aux prises, to set by the ears, to set at logger heads, to set against.

quelques détails que voici, these few details.

cp. **monsieur que voici,** this gentleman.

en immersion, under water.

P. 101.—

se défiler, to break up, separate.

P. 102.—

à toute allure, with all speed.

un port d'armes, a gun licence.

P. 103.—

faire parvenir, to forward.

P. 104.—

avoir la bonté de, to be so good as, to have the goodness to.

A NEW READER FOR JUNIOR FORMS.

The Oxford and Cambridge Edition.

Greek and Roman Gods and Heroes

With 8 full page reproductions of world-renowned pictures and numerous other illustrations. **1/0 D.**

By P. C. SANDS, M.A.,
Late fellow St. John's College, Cambridge.

A Classical Reader intended for Junior Forms. The aim of the writer is to introduce to pupils of 12 to 14 years of age the stories of the Greek and Roman Gods and Heroes, and some account of Greek and Roman beliefs and so not only to bring them into contact with a most beautiful series of legends but to enable them to understand allusions to classical lore in their later reading.

The style is of course simple. The first four chapters deal respectively with Heaven or Olympus, the Earth, the Sea and the land of darkness below the earth, and the stories are introduced according as they concern the kingdom of Zeus, that of Poseidon, or that of Hades. Pains have been taken to avoid too many names, and where the same story is repeated in the legends in different connexions, the most interesting version of it has been selected.

Complete List of Oxford and Cambridge Edition Post Free.

LONDON :
GEORGE GILL & SONS, LTD., 13 Warwick Lane, E.C.

00100531

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018